



*U. a. pro
Tandis 02*

87



No 106

LET T R E S
S U R
LES CONFESIONS
DE J. J. ROUSSEAU.

27016

1759

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LETTRES

S U R

LES CONFESSIONS

D E

J. J. ROUSSEAU.

P A R M. G I N G U E N É.

Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris : neque si malè gesserat, usquam
Decurrens aliò, neque si benè. Quo fit ut omnis
Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
Vita senis.

HORAT. Sat. I, L II.

A P A R I S ;

Chez BAROIS l'Aîné, Libraire, Quai des
Augustins, N°. 19.

I 7 9 I.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE NOTES
 BY
 JOHN H. COOPER
 AND
 ROBERT H. COOPER
 1963-64

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO, ILL.

LE Génie est vengé : la Nation françoise s'est justifiée aux yeux de l'Europe : elle a décerné une Statue à l'Auteur du *Contrat social* , & décrété que sa Veuve sera nourrie aux dépens de l'Etat. Cette récompense dans le style antique est digne à la fois & d'un Peuple qui n'a plus rien à envier aux peuples anciens, puisqu'il est libre , & du Grand-homme qui ne fut persécuté par le Despotisme que parce qu'il rappelloit les hommes à cette antique liberté.

J'apporte quelques grains d'encens au pied de sa statue. Ce qui a donné lieu aux Lettres suivantes est assez indiqué dans le début de la première , qui n'est elle-même qu'une espèce d'introduction. Elles furent écrites lorsque la seconde partie des *Confessions* & le dernier recueil des Lettres de Rousseau venoient de paroître. Je ne crus pas alors devoir les publier. Quelques amis m'engagent à saisir , pour les rendre publiques , le moment où la mémoire de celui qui en

est l'objet est , en quelque sorte , devenue sacrée (·). D'autres m'ont prédit que malgré cette circonstance , elles me feront beaucoup d'ennemis : c'est à quoi je ne pensois guère en les composant.

Si l'effet justifie leur prédiction, ce ne sera pas la première épreuve que je ferai dans ce genre. J'ai tiré des précédentes une maxime qui peut être de quelque usage , quoiqu'elle ne m'ait pas corrigé : c'est que , lorsqu'on écrit , il est souvent plus dangereux d'avouer son admiration , ou ses attachemens , que ses inimitiés : la cause en est cachée dans l'un des plus honteux replis du cœur humain.

Il est impossible de juger impartialement Jean-Jacques Rousseau , & sur-tout ses *Confessions* , sans déplaire à beaucoup

(1) Ces Lettres furent en effet livrées à l'impression quelques jours après le Décret du 21 décembre. Elles devoient paroître dans le courant de janvier. Des détails & des retards d'imprimerie en ont seuls différé la publication. L'apropos seroit manqué si ce qui concerne Jean-Jacques pouvoit jamais être hors de propos.

de personnes ; mais s'en suit-il qu'on ne doive jamais dire ce qu'on en pense ? Faudra-t-il attendre qu'il n'y ait plus sur la terre aucun de ses ennemis, ou des amis de ses ennemis, ou des amis de leurs amis ?

Les Lettres, qu'il a tant honorées, quoiqu'il en ait dit tant de mal, seront-elles seules muettes sur son compte, dans cette Révolution si favorable à sa gloire ? Avant même que nos Législateurs lui eussent voté des honneurs publics, ils avoient adopté la plupart de ses principes, & souvent prononcé son nom avec respect : nos artistes avoient épuisé leur industrie à lui dresser des monumens : notre jeunesse patriote avoit porté son image en triomphe autour des débris de cette Bastille, qui sans lui seroit peut-être encore debout (2) :

(2) Ce n'est pas le seul hommage que la jeunesse lui ait rendu. A la nouvelle du Décret, une Société de jeunes gens, réunis sous le titre intéressant *d'amis de l'instituteur d'Emile*, prit à l'unanimité l'arrêté suivant :

son éloge se joignoit de toutes parts à celui des génies bienfaiteurs & libérateurs de la France.... Quel mal feront de plus à ceux qui détestent sa mémoire quelques pages obscures, jettées dans le public, sans prétention & sans prôneurs ?

Au reste ce n'est pas d'avoir des ennemis qui est un grand malheur : c'est de mériter la haine ou d'en ressentir ; & je me crois également à l'abri de ces deux malheurs-là.

ART. I. Le Décret de l'Assemblée nationale sera gravé sur une pierre dure.

II. Six d'entre nous se transporteront à Ermenonville, dans l'Isle dite des Peupliers, où repose l'Homme de la Nature & de la Vérité. Au pied de son mausolée, ils déposeront, au nom de la Nation Française, le Décret gravé ; & sur le tombeau un rameau d'Olivier & une couronne de Laurier.

L'exécution de cet arrêté suivit peu de jours après. Que ne doit-on pas attendre de jeunes ames capables de ces élans de reconnoissance & de vertu ?

LETTRES

SUR LES CONFESSIONS

DE J. J. ROUSSEAU.

LETTRE PREMIÈRE.

NON, Madame, vous ne vous êtes point trompée. Ce que vous nommez votre instinct, & qui n'est autre chose en vous que l'appercu d'un esprit juste, & le sentiment d'une ame délicate, vous a mieux servie que la prétendue finesse des beaux-esprits, & la froide raison des philosophes. Vous êtes restée fidelle à votre admiration pour Jean-Jacques, même après la lecture de ces terribles *Confessions*, qui ont effarouché tant de consciences peu timides; & paru lui enlever tant de partisans, qu'il n'avoit pas. Mais avec tout ce qui suffit à d'autres; pour se fier à leur manière de voir, vous vous

méiez de la vôtre : vous la mettez à une épreuve, dont l'idée , je crois , vous appartient : votre modestie est aussi ingénieuse que l'est ordinairement l'amour-propre.

Vous avez jugé les *Confessions* : vous avez écrit & motivé votre opinion ; mais vous ne voulez point me la communiquer , craignant , dites-vous ; ou la galanterie d'un homme , ou la prévention d'un ami. Vous voulez que j'écrive , que je motive aussi mon jugement : vous le confronterez avec le vôtre : s'ils diffèrent , nous les discuterons ; s'ils se rapportent , vous serez sûre que je n'y aurai pas mis de complaisance. Nous nous accordons sur le fond de la question ; mais l'avons-nous envisagée sous les mêmes rapports , & parcouru les mêmes routes , pour arriver au même but ? c'est ce que vous voulez savoir. Je vous obéis , sans partager l'idée trop indulgente que vous avez de moi. Vous avez l'air de vous soumettre à une épreuve ; & c'est moi qui vais la subir.

Je vous dirai de Jean-Jacques & le bien & le mal que j'en pense. Peut-être sera-ce à la fin son éloge que j'aurai fait ; mais ce ne sera point son panégyrique. J'examinerai d'abord s'il doit écrire les *Confessions* , & les écrire comme il a fait ; ensuite quel jugement on doit porter de cet

Ouvrage ; enfin, quelle opinion l'on doit avoir de l'Auteur.

Duclos, l'un des hommes de lettres les plus justement honorés de ce siècle, moins par une grande supériorité de talens, que par une austère & inflexible probité, Duclos à qui Rousseau écrivoit : « Mon cher ami, comment » faites-vous pour penser, être honnête homme, » & ne pas vous faire pendre ? », lui conseilla, pendant son séjour à Motiers, d'écrire ses *Confessions*, ou les Mémoires de sa vie. « Ils sont » très-difficiles à faire, sans compromettre per- » sonne, lui répondit Rousseau ; pour y songer » il faut plus de tranquillité qu'on ne m'en laisse, » & que je n'en aurai probablement jamais. Si je » vis toutefois, je n'y renonce pas, &c. »

Rey, libraire d'Amsterdam, l'en pressoit depuis long-temps. A sa prière, Jean-Jacques s'en étoit déjà occupé dès le temps de son séjour à Montmorency ; & il avoit commencé de mettre à part les lettres & les papiers qui lui étoient nécessaires. L'autorité d'un libraire, qui avoit ses vues d'intérêt, ne prouve rien en faveur de ce projet ; mais celle de Duclos est décisive.

Il connoissoit à fond le Philosophe méconnu ; dont il resta toujours l'ami, quoiqu'il vécût au milieu de ceux qui couvroient une haine implacable du voile de l'intérêt & de l'amitié : il

n'ignoroit ni ses malheurs , ni leur source : il fa-
 voit qu'en se confessant , Rousseau ne pouvoit se
 confesser seul. L'engager à cette entreprise , c'é-
 toit donc lui dire : « Votre jeunesse agitée , & sou-
 vent avilie , ne promettoit point ce que vous
 êtes : ce contraste , peint par vous-même , est fait
 pour intéresser vivement. Vous avez commis des
 fautes : vous les avouerez avec franchise ; & cet
 aveu donnera plus de relief & de créance à vos
 vertus. Vous êtes malheureux , persécuté , calom-
 nié : vous toucherez par la peinture de vos infor-
 tunes : vous tirerez de vos persécuteurs la ven-
 geance qui vous est due : vous confondrez vos
 calomniateurs ». Voilà ce que vouloit dire la seule
 phrase , *Ecrivez vos Mémoires*. Je désie que ,
 d'après la position où Rousseau se trouvoit alors ,
 & la connoissance qu'avoit Duclos de cette posi-
 tion & de ses causes , on puisse lui donner un
 autre sens..

Mais devoit-il les écrire , comme il a fait ?
 Ceci peut regarder ou la manière dont il a parlé
 de lui , ou celle dont il parle des autres.

Rien de plus embarrassant en général que de par-
 ler de soi ; mais la bonne opinion que la plupart
 des hommes ont , ou veulent donner d'eux-mêmes ,
 fait qu'en pareil cas , il n'y a pour eux d'embar-
 rassant que leur modestie , ou le desir de paroître
 modestes. Les Mémoires particuliers ne sont guères

que des apologies. Rousseau conçut le projet difficile de se peindre tel qu'après une longue & sérieuse étude, il se sentoit au fond du cœur; & laissant les *Mémoires* aux hommes vains & aux charlatans, il entreprit ses *Confessions*.

La situation où il étoit alors dans l'opinion publique, rend ce projet très-méritoire. Persécuté pour le plus beau de ses ouvrages, l'auteur du Contrat social, de l'Héloïse & d'Emile, joignoit l'intérêt de ses malheurs à celui de son génie & de sa vertu. L'Europe, en le lisant, avoit appris à ne pas plus douter de l'une que de l'autre. Quelques bruits vagues, nés d'aveux qu'il avoit faits dans l'imprudente effusion de l'amitié, se répandoient, il est vrai, sur les erreurs de son obscure jeunesse, & même sur quelques fautes plus graves de l'âge mûr; mais sourdement encore, & telles qu'une demi-confession, rédigée avec cette apparente franchise, qui en impose beaucoup mieux qu'une dissimulation entière, eût à jamais effacé les impressions naissantes; & prenant désormais pour règle ce qu'il auroit avoué dans ses *Mémoires*, la Postérité eût mis le reste sur le compte de la calomnie.

Au lieu de cela, que fait-il? Vices, fautes, erreurs, il dit tout, il n'adoucit rien; il déroule son cœur aux yeux des hommes, comme devant l'Être suprême. Il n'avoue pas seulement ce qui est mal,

mais ce qui est vil ; & pour une ame aussi fière ; de combien ces derniers aveux ne font-ils pas les plus pénibles ? Non content de ces accusations , il atténue le bien qu'il pouvoit dire , ou laisser croire. Ses admirateurs , ses enthousiastes , car il en avoit dès-lors , placent en vain sur sa tête la couronne de la Vertu ; il se l'arrache , & dit & prouve en cent façons qu'il n'est point vertueux. Qui dit vertu , dit force & courage ; & il s'avoue foible & timide. Il croit utile qu'un homme regardé comme au-dessus de la classe commune , se montre une fois en dedans & à nud. Aucun ne l'a fait encore , il veut donner ce grand exemple : & reprenant cette tâche si difficile , à deux époques différentes , il ne varie ni dans son plan ni dans sa courageuse franchise. Il avoit jusqu'alors justifié sa devise (1) , en disant aux hommes leurs vérités : il la justifie bien autrement , en leur disant les siennes.

Quant à la manière dont il a parlé des autres , il est fort aisé de lui en faire un reproche ; mais il le feroit moins peut-être de prouver qu'il en devoit parler autrement. Vous avez vu dans sa réponse à Duclos , qu'il sentoit la difficulté de raconter sa vie , *sans compromettre personne*. Près de

(1) *Vitam impendere vero.*

deuxans auparavant, il avoit tenu le même langage à M. Moulou , ami constant de sa mémoire , comme il le fut de sa personne (2). « Malheureusement , lui disoit-il , n'ayant pas toujours » vécu seul , je ne saurois me peindre sans peindre » beaucoup d'autres gens ; & je n'ai pas le droit » d'être aussi sincère pour eux que pour moi , » du moins avec le public , & de leur vivant. » Aussi eut-il , dès l'origine , comme jusqu'à la fin de sa vie , l'intention que cet écrit fût posthume. Il y trouvoit son compte , aussi bien que ceux dont il avoit à parler ; & c'étoit , comme il le dit dans son dixième livre , ce qui l'avoit enhardi à faire ses *Confessions* , « dont jamais il n'auroit à rougir devant personne. »

Mais devoit-il , même après sa mort , exposer la mémoire de ceux qu'il confessoit ainsi malgré eux , à rougir devant la Postérité ? Voilà la question.

On lui reproche , & ce n'est pas à tort , d'avoir révélé l'inconduite de Madame de Warens. Il a sans doute beaucoup loué cette charmante bienfaitrice : il aime à se peindre régénéré , ou plutôt créé par elle. C'est auprès d'elle qu'il nâquit , en

(2) La lettre à M. Moulou est de janvier 1763 ; celle à Duclos , de décembre 1764.

même temps ; au plaisir & à la sagesse. Bonté , bienfaisance , sollicitude pour les malheureux , graces , douceur , esprit solide & cultivé , désintéressement , franchise , cœur sensible , délicat , & fait pour l'amitié ; telle est l'idée qu'il nous donne de cette adorable *Maman* , qu'il traite sans cesse d'ange , d'ame angélique & de créature céleste.

Mais pourquoi joindre à ce portrait des ombres si défavorables ? S'il croyoit nécessaire à son plan de dire les bontés que Madame de Warrens avoit eues pour lui , & la manière systématique , & moins voluptueuse que raisonnée , dont elle l'avoit conduit aux dernières faveurs , manière qui dut influer dans la suite sur son être moral , & qui par conséquent appartenoit à ses *Confessions* ; alors il devoit ne la pas nommer : il devoit sur-tout cacher les autres faiblesses de cette femme singulière. Pourquoi voyons-nous passer successivement dans ses bras le demi-valet Claude Anet , Jean-Jacques , & le garçon-perruquier Courtille ? Pourquoi ce partage odieux qu'elle propose froidement , sans croire même avoir fait une proposition extraordinaire ? N'est-ce pas avilir à plaisir celle qu'il prétend honorer , & ravaler cet Ange au-dessous de la dernière des femmes ?

Je fais qu'il nous la représente inaccessible aux

passions, étrangère aux plaisirs des sens, égarée; dès son enfance, par la philosophie intéressée de son premier séducteur; dépravée par sa raison, non par ses goûts; ne mettant à la chasteté nulle importance, parce qu'il ne lui eût rien coûté d'être chaste; se faisant une habitude de céder, par froideur de tempérament; regardant la jouissance comme un acte indifférent en soi, mais qui acquiert un prix par celui que les hommes y attachent; ne voyant enfin, dans ce qui fait, d'après nos institutions, la destinée de tout son sexe, qu'un moyen assez doux de s'assurer des amis dans le nôtre; & ne s'abaissant jamais, dans les positions les plus urgentes, à vendre ces mêmes faveurs qu'elle accordoit avec si peu de scrupule.

Tout cela est fort bien sans doute; & joint à tant de qualités aimables, à tant de charmes, & même de vertus, justifie ce que dit Rousseau; « Que si *Socrate* put estimer *Aspasie*, il eût respecté Madame de Warens ». Mais qui ne voit que ce respect eût été de la même espèce que l'estime accordée par le plus sage des hommes à une courtisane d'Athènes; que ni cette estime ni ce respect ne sont tels qu'ils puissent contenter une honnête femme; que si, dans la supposition faite, *Socrate* eût placé Madame de Warens au-dessus d'*Aspasie*, c'eût toujours été dans la

même classe ; & que ce n'étoit pas à un fils tendre & reconnoissant de classer ainsi sa *Maman* chérie & sa bienfaitrice ?

Il auroit pu se dispenser aussi d'apprendre aux âges faturs les liaisons de quelques autres femmes ; de deux sur-tout , dont l'une fut long-temps son amie , & dont l'autre lui inspira la plus forte & la plus ardente passion. Il est vrai que la première fit succéder aux douceurs & aux attentions de l'amitié les mauvais procédés de la tracasserie , & les persécutions de la haine ; & que la seconde paroît avoir mis dans son attachement, devenu , selon nos mœurs , respectable par sa durée , une sorte de publicité qui laissoit peu de choses à faire à l'indiscrétion d'un tiers. Ces raisons , suffisantes pour tout autre auteur moins austère dans sa morale , sont foibles pour le plus rigide & le plus éloquent apôtre des bonnes mœurs.

Il a du moins ici l'excuse de la nécessité dont l'aveu de ces liaisons étoit pour l'histoire de sa vie : encore cette nécessité n'étoit-elle absolue que pour la dernière. Son amour pour Madame d'H.... lui fut imputé à crime ; & il se l'impute lui-même , parce que cet amour alloit sur les droits de l'amitié : il falloit donc qu'il peignît au naturel la situation des acteurs , ou qu'il renonçât à cette scène , la plus vive , la plus animée de tout son ouvrage , ou plutôôt qu'il

renonçât à l'ouvrage même ; puisque c'en est ici le nœud ; puisque cette erreur fut, soit en réalité, soit au moins dans son opinion , la source de tous les malheurs de sa vie.

Voilà, je crois, les seuls reproches qu'on puisse lui faire , & qu'on ne feroit même pas à tout autre qu'à lui. Et quel est l'auteur de Mémoires qui en ait écarté les intrigues d'amour & les galanteries ? Ce n'est donc qu'à la réserve habituelle & à la chasteté de sa plume , ce n'est qu'à ses opinions sur la vertu des femmes , à l'austérité de ses principes , à l'élévation de sa morale, qu'il doit d'être jugé sur cet article avec tant de rigueur.

Difons plus , lorsque parut pour la première fois cet Ouvrage si long-temps annoncé , on prit pour les censures de la délicatesse , & pour les scrupules de la discrétion blessée , les cris de l'envie & de la haine , couvertes du faux masque de la délicatesse & de la discrétion. Elles défendoient sur-tout , avec la chaleur de l'amitié , cette Madame de Warens , morte depuis plus de vingt ans , & inconnue à tout le monde. Les honnêtes gens , qui sentent souvent plus qu'ils ne réfléchissent , suivirent l'impulsion donnée ; & la tourbe des gens du bel air , qui timpaniferoient vingt femmes dans un jour , ne manqua pas de se montrer horriblement scandalisée.

J'ai réduit de beaucoup ces reproches ; mais peut-être les ai-je encore poussés trop loin : peut-être ai-je fait trop bonne la part de l'envie & de la haine. Car enfin , Madame de Warens n'a laissé ni enfans , ni héritiers de son nom , ni parens assez proches pour s'honorer de ce qui l'honore , & pour avoir à rougir de ce qui la flétrit. N'ayant jamais jeté de voile sur son conduite , tout Annécy , tout Chamberry en avoient connoissance. Si les *Confessions* ont pénétré dans ces deux Villes , elles n'y auront , à cet égard , rien appris à personne , tandis qu'en France , & dans tout le reste de l'Europe , le nom de Madame de Warens est comme un nom de Roman , & ne dit rien de plus aux lecteurs que ne leur dit , dans l'Héloïse , celui de Madame d'Orbe ou de Madame de Wolmar.

Ce n'est pas ainsi , je le fais , que raisonne l'esprit de parti : tout blâmer ou tout absoudre est sa méthode ; & malheureusement la paresse est trop souvent en ceci complice de la malignité : mais c'est ce que je vous invite , Madame , c'est ce que j'inviterai tout esprit juste à ne pas perdre de vue , avant d'asseoir un jugement sur ce point , si aigrement , si violemment reproché à l'Auteur des *Confessions*.

Il y auroit en trop de mauvaise humeur à lui faire un crime d'avoir saisi les travers de quel-

ques autres personnages , & de les avoir mis au grand jour , soit qu'ils aient été les tyrans de son enfance , ou les oppresseurs de sa jeunesse , ou ses obscurs persécuteurs dans un âge plus avancé. Toutes ces peintures secondaires contribuent au mouvement , à la variété , à la vérité de ses tableaux : elles ne nous amusent qu'aux dépens d'originaux qui n'existent plus ; & qui la plupart inconnus , même de leur vivant , ne sont là , pour ainsi dire , que comme des portraits de fantaisie.

On lui a sur-tout pardonné d'avoir si bien peint l'ineptie , l'avidité mesquine & les fots caprices de ce Montaignu , ambassadeur à Venise , de la façon du valet-de-chambre Barjac (3) , qui faisoit & défaisoit alors les ambassadeurs & les ministres. Il a-toujours été permis , il l'est aujourd'hui plus que jamais , à l'homme de génie , d'écraser d'un coup de plume l'insecte orgueilleux qui se prévalut de quelques titres , souvent acquis par la bassesse , pour se dispenser avec lui d'égards & de justice. Ce n'est pas-là proprement un ennemi ; c'est un fâcheux ; un être importun & ridicule , dont on

(3) Valet-de-chambre du cardinal de Fleury. Voyez les Mémoires du Maréchal de Richelieu.

s'est assez vengé , quand on l'a fait connoître ; & que l'auteur d'un ouvrage tel que les *Confessions* est trop heureux de trouver sous sa plume , pour égayer le lecteur.

Quant à ceux qu'il regarda comme ses véritables ennemis , comme joignant au malin vouloir le talent & le pouvoir de nuire , ce n'est pas encore ici le lieu de décider s'ils étoient tels en effet ; mais si , les jugeant ainsi , & ayant de si fortes raisons pour le croire , il a dû parler d'eux comme il a fait. Et qui peut douter qu'il n'en ait eu le droit ? Qui pourroit , qui voudroit enlever cette ressource à l'infortune ? Quoi ! on l'aura persécuté , noirci , diffamé pendant sa vie ; & il ne pourra révéler les complots de ceux dont il fut la victime ! Et de quoi ont à se plaindre ceux qui le haïssoient , s'il n'a fait que raconter la source & les effets de leur haine ?

Mais presque tous ont été ses amis , ses protecteurs , ses bienfaiteurs J'entends : il suffira de faire sonner bien haut de prétendus bienfaits , qui ont eu pour but de tyranniser , non de servir ; & qui ne pouvant avoir , pour l'homme délicat qui reçoit , d'autre prix que l'amitié de celui qui donne ou qui oblige , n'en ont plus , ne l'enchaînent plus , quand cette amitié s'éteint , ou se change en haine : il suffira d'usurper le titre sacré d'ami , & d'en exiger les sentimens sans les

éprouvet foi-même ; ou de se dire le protecteur d'un homme qui ne veut pas qu'on le protège , pour pouvoir ensuite le vexer , le calomnier , le perdre , sans qu'il puisse repousser les vexations , venger sa perte , & démasquer la calomnie ! cette doctrine est assurément fort commode ; & l'on ne doit pas être surpris que , dans le monde , elle ait autant de défenseurs.

Mais , insistera-t-on , je fais ici justement ce que j'ai dit qu'il n'étoit pas temps de faire ; je décide ce qui est en question ; ceux qu'il appella ses ennemis , je les appelle ainsi moi-même ; je regarde comme réels leur haine , leurs complots , leur systême. Non : je reviendrai sur cela dans la suite ; mais à présent je ne décide point , je présume ou je suppose vrais les faits que Rousseau leur impute ; & je dis que , d'après ces faits , d'après l'intime conviction qu'il avoit de leur réalité , il n'a point passé les bornes d'une défense & d'une vengeance légitimes : je dis que le tocsin qu'on sonna d'avance contre cet ouvrage , semble être plutôt en raison de ce que les gens qui y sont nommés avoient à se reprocher envers l'Auteur , & du mal qu'ils lui avoient fait , que du mal qu'ils avoient à en craindre.

D'Alembert qui , dès que le malheureux Jean-Jacques eût fermé les yeux , le calomnia en plaine

Académie , avec une bénignité si perfide (4) , n'est que rarement & secondairement nommé dans les *Confessions*. Diderot , qui avoit répandu l'alarme , & s'étoit emporté à des injures si violentes , dans une note de son *Essai sur la vie de Sénèque* (5) , y est souvent peint comme coupable , mais d'indiscrétion & de légèreté ; plutôt que de perfidie & de noirceur ; & toujours avec des égards bien mal pay s par cette indécente & coupable sortie.

« En rompant avec Diderot , que je croyois
 » moins méchant qu'indiscret & foible , j'ai tou-
 » jours conservé dans l'ame de l'attachement
 » pour lui , même de l'estime , & du respect pour
 » notre ancienne amitié , que je fais avoir été

(4) Que les amis de ce savant , de ce littérateur distingué , me pardonnent cette expression ! Je n'ai pu caractériser autrement l'action inexcusable que je désigne ici. Les actions humaines reçoivent leur titre de ce qu'elles sont en elles-mêmes , & non de ce que sont , à d'autres égards , les hommes qui les sont. Si un Dieu pouvoit calomnier , ce qu'il auroit dit n'en seroit pas moins une calomnie , pour être sorti de la bouche d'un Dieu. Voyez la note V ,   la fin de la quatrième lettre.

(5) Voyez la note VI, *ibid.*

long-temps.

» long-temps aussi sincère de sa part que de la
 » mienne (6). » Voilà le langage d'un honnête
 homme, qui se respecte lui-même dans ce qui
 fut l'objet de ses attachemens. Que faut-il pour
 prononcer entre Diderot & Jean-Jacques ? Rien
 autre chose que comparer la note de l'Essai sur Sé-
 nèque avec ce passage des *Confessions*.

Un seul homme peut-être (7) est maltraité,
 accusé, chargé outre mesure : il vit encore ; &
 il n'a point réclamé contre ces accusations. C'est
 à lui de se juger d'abord , & ensuite de se dé-
 fendre : c'est à ceux qui le connoissent de dire ce
 qu'ils savent en sa faveur : mais en regardant
 comme vrai tout ce que son silence , celui de ses
 amis , & la véridicité de Rousseau rendent vrai-
 semblable , celui-ci n'a point , même à son égard,
 enfreint la loi que l'équité l'avoit engagé à se
 prescrire , de faire ses *Confessions* & celles des
 autres avec la même franchise, en tout ce qui se rap-
 portoît à lui ; de ne dire jamais que le mal qui
 le regardoit , & qu'autant qu'il y étoit forcé (8).

Pour tout le reste , si vous exceptez le seul
 point sur lequel j'ai passé condamnation , je n'y

(6) *Confessions* , liv. X.

(7) M. Grimm.

(8) Voyez la fin du huitième livre.

vois rien à quoi puisse convenir tout le bruit qu'on en a fait. L'Auteur n'a dit que ce qui se lioit nécessairement aux aventures de sa vie , & ce qui pouvoit servir à sa défense , sans nier ou dissimuler ses torts , même avec ses ennemis. Il n'a voulu paroître , ni les faire paroître autres qu'ils n'étoient réellement , ou du moins qu'il ne les voyoit & qu'il ne se voyoit lui-même. Il ne devoit donc pas écrire autrement ses *Confessions* : il devoit sur-tout les écrire , & honorer sa mémoire par ce monument d'une véracité sans exemple. Ce que des amis tels qu'un Duclos , un Moultou , un Dupeyrou , & d'autres de cette trempe ont conseillé ou approuvé , qui le blâmera , s'il n'est personnellement intéressé dans cette affaire ? & s'il l'est , de quel poids doit être son blâme pour tous ceux qui ne le sont pas ?

Quel homme s'il n'est inaccessible à la raison & à la pitié ne sera pas convaincu , attendri , & trouvera quelque chose à répondre , lorsque Rousseau lui dira : » si ma mémoire devoit s'é-
 » teindre avec moi , plutôt que de compromet-
 » tre personne , je souffrirois un opprobre in-
 » juste & passager sans murmure ; mais puis-
 » qu'enfin mon nom doit vivre , je dois tâcher de
 » transmettre avec lui le souvenir de l'hom-
 » me infortuné qui le porta , tel qu'il fut réel.

» lement , & non tel que d'injustes ennemis
 » travaillent sans relâche à le peindre? » (9)

Quel homme enfin , s'il a une véritable idée de la justice , témoin , comme nous le fûmes tous , de ce que la haine & l'envie lui ont fait souffrir , comparant avec cette persécution que sa mort ne put appaiser , ce que nous lui devons , ce que lui doivent tous les hommes , & les récompenses qu'il avoit lieu d'attendre , ne lui pardonnera d'avoir fixé avec confiance les yeux sur la postérité ; d'avoir appelé des faux jugemens d'une génération dégradée , au jugement plus sain des hommes régénérés par sa morale & par la méditation de ses ouvrages ; d'avoir dit , pour toute vengeance , en montrant d'un côté ses œuvres , ses intentions , ses principes , de l'autre ses maux & leurs auteurs : voilà ce que j'ai fait pour eux ; & voilà ce qu'ils m'ont fait ?

(9) Ibid.

L E T T R E I I.

Pour déterminer, Madame, l'opinion que l'on doit avoir des *Confessions*, il faut considérer, non seulement leur mérite littéraire, mais aussi leur utilité. Un ouvrage même de ce genre, où l'on ne trouveroit qu'une lecture agréable, seroit indigne de son Auteur.

Le premier fruit qu'on peut retirer de celui-ci est d'apprendre à s'étudier, à s'examiner, à scruter tous les replis, tous les mouvemens internes de son cœur. Si la véritable science est de se connoître soi-même, comme le dit Pope dans son *Essai sur l'homme* (1), quel livre peut nous rendre plus sçavans que celui où un homme de bonne foi s'essaie sur son propre intérieur, quitte les universalités & les abstractions de la philosophie, se suit, se guette d'un œil observateur, depuis les jeux de son enfance; saisit dans ce premier âge l'origine de ses bons & de ses mauvais pen-

(1) And all our knowledge is, ourselves to know.
C'est le dernier vers du poëme.

chans , en développe tous les progrès , & nous fait voir enfin ce que nous ne trouvons ni dans la société ni dans les livres , *un cœur d'homme* ouvert à tous les regards.

De cette marche qu'il a suivie , il résulte nécessairement que l'utilité principale de l'ouvrage est dans sa première partie , où il recherche & montre les causes & les principes , dont on ne voit , pour ainsi dire , dans la seconde que les effets & les conséquences. Au génie près , dont l'apparition , dont l'éruption fut en lui tardive & comme imprévue , donnez moi un jeune homme élevé comme l'avoit été Rousseau , je vous dirai quels seront dans l'âge mûr ses goûts , ses vertus & ses vices.

Sous ce point de vue , les premiers livres des *Confessions* peuvent servir de supplément & comme d'appendix à l'Émile. Par exemple l'effet précoce des punitions de mademoiselle Lamercier , si contraire aux intentions de celle qui les infligeoit ; le bouleversement terrible , l'énergique indignation que produit dans cette jeune ame un châtiment de la même espèce , mais appliqué cette fois par M. Lamercier lui-même , avec toute la force d'une main virile , & l'emportement d'un maître irrité , qui croit punir une faute , un mensonge & une obstination coupable , tandis que le malheureux

enfant étoit innocent de la faute , rendoit par ses dénégations hommage à la vérité , & ne s'obstinoit avec tant de courage à nier que ce dont il n'auroit pu s'accuser sans mentir : ces deux scènes si différentes , & beaucoup d'autres du même temps , viennent à l'appui de plusieurs de ses principes sur l'éducation de la première enfance.

Une scène toute contraire , où loin d'être le martyr de la vérité , il mentit lâchement , & ne mit d'intrépidité qu'à rejeter sur une fille innocente le vol dont il étoit l'auteur , fournit encore une leçon plus importante. Ce crime , car il le nomme ainsi lui-même , ce crime qu'au lieu de le pallier , il aggrave de toutes les circonstances qui peuvent le rendre plus odieux , & que dans ses insomnies douloureuses , il se retraçoit , déjà vieux , avec toutes les angoisses du remords , à quoi tint-il qu'il ne fût pas commis ? Rappeliez-vous que le coupable , encore enfant , fut interrogé devant une assemblée nombreuse ; qu'ayant dit d'abord par mauvaise honte qu'il tenoit de cette fille le ruban qu'il avoit volé , par mauvaise honte encore il n'osa jamais se dédire quand devant la même assemblée elle fut confrontée avec lui. « Je craignois peu la » punition , dit-il , je ne craignois que la honte , » mais je la craignois plus que la mort , plus que

» le crime , plus que tout au monde. Je ne voyois
 » que l'horreur d'être reconnu , déclaré publique-
 » ment , moi présent , voleur , menteur , calom-
 » niateur. Un trouble universel m'ôtoit tout autre
 » sentiment. Si M. de la Roque m'eût pris à part ,
 » qu'il m'eût dit : *ne perdez pas cette pauvre fil'e :*
 » *si vous êtes coupable avouez le moi ;* je me serois
 » jetté à ses pieds dans l'instant ; j'en suis par-
 » faitement sûr. Mais on ne fit que m'intimider
 » quand il falloit me donner du courage. » Je ne
 crois pas , Madame , avoir besoin de vous faire
 appercevoir la grande leçon d'éducation renfer-
 mée dans ce peu de lignes.

Mais sans avoir à élever ses enfans ou ceux des au-
 tres , chacun de nous n'a-t-il pas à s'élever , à s'insti-
 tuer soi-même ? Cette éducation qui dure toute la
 vie , & où l'on trouve toujours quelque chose à faire ,
 a pour uniques moyens l'étude qu'on fait de soi ,
 & celle que l'on fait des autres. Si les *Confessions*
 peuvent être utiles pour la première de ces études ,
 elles ne le sont pas moins pour la seconde , puis-
 que dans la société , les hommes se composant
 presque tous une surface , ne se prêtent à nos
 observations qu'avec réserve & presque à demi ,
 au-lieu qu'ici l'homme tout entier se dévoile sans
 restrictions & sans feinte.

Et non seulement il se montre & s'avoue fran-
 chement tel qu'il est , mais il nous apprend même

à tirer un résultat de ses aveux. Tantôt il en exprime de grandes maximes de morale , telles que celle-ci , la seule peut-être, dit-il avec raison , qui soit d'usage dans la pratique , « d'éviter les » situations qui mettent nos devoirs en oppo- » sition avec nos intérêts ; & qui nous montrent » notre bien dans le mal d'autrui ». Ou cette autre également vraie , & qu'il nous seroit si profitable d'avoir toujours devant les yeux : » la vertu ne nous coûte que par notre faute ; » & si nous voulions être toujours sages , rare- » ment nous aurions besoin d'être vertueux. » Tantôt il peint si vivement le mécontentement intérieur & les retours fâcheux d'une faute commise , ou la satisfaction & la joie intime d'avoir pris dans une situation dangereuse , le parti de la vertu , qu'il ne vous laisse , en toute occasion pareille , ni l'embarras , ni presque la liberté du choix.

Quelquefois il vous fait profiter non seulement de son expérience , mais de celle de quelques sages , dont la voix se fit entendre parmi les orages de sa jeunesse. Tel fut ce bon M. Gaimé , dont il fit dans la suite , par un souvenir reconnoissant , l'un des deux originaux de son Vicaire savoyard , & qui lui disoit avec une si grande justesse de sens , « que si chaque homme pouvoit lire dans le cœur de tous les autres , il

y auroit plus de gens qui voudroient descendre que de ceux qui voudroient monter ».

A cet axiôme si simple , mais si propre à modérer les desirs d'élévation & de fortune, il en ajoute un , qui ne l'est pas moins à tempérer ce qu'il peut y avoir de romanesque & d'exagéré même dans la vertu ; c'est « que l'enthousiasme des vertus sublimes est peu d'usage dans la société ; qu'en s'élançant trop haut , on est sujet aux chûtes ; que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demande pas moins de force que les actions héroïques ; qu'on en tire meilleur parti pour l'honneur & pour le bonheur ; & qu'il vaut infiniment mieux avoir toujours l'estime des hommes que quelquefois leur admiration. »

Enfin comme dans cette première partie tout est pour lui leçon ou tentation , chûte ou victoire , tout y est conseil , & ce qui vaut beaucoup mieux , exemple pour le lecteur. Il y a peut-être moins de fruit à tirer de la seconde partie : mais on y trouve toujours cette analyse ingénieuse des sentimens intérieurs , ces observations fines sur les motifs des actions humaines , & cet amour pour les choses simples & naturelles , ce mépris des plaisirs factices , ce goût pour la vie champêtre & contemplative , qui font les sages & les véritables heureux.

Laiſſons , Madame , les ennemis de Rousseau ne voir dans tout cela que la révélation de ses fautes , les citer avec complaisance , les rassembler en les exagérant , en former un faisceau de traits empoisonnés , pour blesser & outrager sa mémoire ; nous à qui la haine est étrangère , à qui l'admiration est douce & consolante , & qui ne croyons pas que pour quelques défauts corrigés & quelques vertus acquises , nous n'ayons plus rien à faire dans l'art le plus difficile & le plus important de tous , voyons plutôt dans ses aveux ce qui peut nous servir que ce qui peut lui nuire : profitons des exemples qu'il nous donne à fuir ou à suivre : étudions-nous dans Jean-Jacques ; & sachons lui gré de nous avoir , souvent aux dépens de son amour propre , appris par ses *Confessions* publiques à nous faire en secret sincèrement la nôtre.

La différence qu'on remarque dans l'utilité morale des deux parties de cet ouvrage , existe aussi , quoique moins sensiblement peut-être , dans leur mérite littéraire. C'est qu'il écrivit l'une dans le calme de la retraite (2) , & loin de tous les objets qui pouvoient aigrir son ame ou effarou-

(2) En 1766, 67 & 68 , à Wootton & au château de Trie.

cher son imagination ; l'autre plusieurs années après parmi les agitations , les soupçons , les tranfes , que lui caufoient les persécutions souvent imaginaires , les pièges qu'il croyoit toujours tendus , la surveillance & l'activité d'une haine réelle , mais exagérée dans son esprit par l'habitude & l'excès du malheur.

Lorsque les *Confessions* parurent pour la première fois , il doit vous souvenir d'avoir entendu beaucoup de gens , qui même ne passoient pas pour trop ineptes , mettre en doute qu'elles fussent véritablement de Rousseau ; non qu'ils ne voulussent bien croire tout le mal qu'il y dit de lui-même , mais parce qu'en fins connoisseurs , ils prétendoient n'y pas retrouver son style.

Rien ne devoit plus dégoûter de la passion d'écrire , que de voir combien de gens lisent & jugent sans entendre. Les formes du style n'y font pas , il est vrai , les mêmes que dans ses ouvrages politiques & oratoires ; il est moins tendu quoique peut-être aussi travaillé. L'art , au lieu d'être dans l'arrangement des mots , dans la structure , l'agencement & la correspondance des périodes , est dans la vivacité , la variété , la coupe naïve & l'adroite simplicité des tours. Qui n'auroit lu que ses deux Discours sur les sciences & sur l'inégalité , son *Contrat social* , & tous ses différens morceaux d'économie politi-

que , feroit peut-être excufable de méconnoître l'identité du ftyle des *Confessions* ; mais quiconque a lu *Héloïfe* , *Emile* , la *Lettre fur les fpectacles* , celle à *M. de Beaumont* , & ne retrouve pas ici le même talent de peindre les grands objets , & de relever les plus fimples ; d'analyfer les fentimens expansifs ou fecrets ; de faire parler aux paffions leur langage ; d'en fuivre , dans tous leurs détours , les rufes & les fophifmes ; de tracer des portraits vivans , agiffans & frappans de reflemblance ; de faifir le ridicule , & d'anathématiser le vice ; d'échauffer l'imagination & le cœur fur les beautés de la Nature , par des traits brûlans & fidèles , qui ne femblent exagérés qu'à ceux qui regardent la Nature fans la voir : quiconque enfin n'y a pas reconnu la même main , la même plume , le même génie , doit renoncer pour toujours à lire ou du moins à prononcer un jugement fur fes lectures.

Quel charme & quelle vérité dans les détails de fa première jeunefle , de fa première amitié , de fes premières amours ! On croit le voir auprès de fon père , lui lifant , pendant fon travail , ou des romans ou les grands hommes de Plutarque , prefque auffi romanefques pour lui , & même , hélas ! pour nous. On croit écouter les vieilles chansons de fa tante , dont le fouvenir , dans fes vieux jours , lui revenoit & l'attendriffoit

encore. On se met en tiers avec lui & le grand cousin Bernard, dans la grande & terrible aventure du noyer de la terrasse ; plus volontiers encore avec cette jolie demoiselle Goton, dans les jeux enfantins, où elle daignoit faire pour lui la maîtresse d'école ; & malgré le mauvais germe qu'on apperçoit dans cette chasse aux pommes, qui devoit, à travers les barreaux, dégarnir la *dépense* de son maître graveur, il la décrit avec une vérité si plaisante qu'on partage tous ses mouvemens, & qu'on devient un instant son complice. S'il se met en route d'Annecy à Turin, avec le dévôt Sabran & sa fémillante moitié, on les voit, on les suit, on est du voyage : ses rêveries & ses châteaux en Espagne, pendant ces huit heureux jours, font disparaître la longueur du chemin, sur-tout lorsqu'on se rappelle d'avoir plus d'une fois ainsi rêvé dans sa vie.

Et lorsqu'on se rappelle d'avoir aimé, lorsqu'on se sent un cœur capable d'aimer encore, quelle douce illusion n'éprouve-t-on pas au portrait de cette sensible & modeste Madame *Basile*, à cette scène si touchante d'amour, de pudeur & de silence ? Le jeune homme à genoux tendant les bras vers celle qu'il aime, sans croire en être apperçu : le doigt timide, qu'elle détache de son ouvrage, & qui, d'un simple mouvement, indique, à ses pieds, une place où l'on se

dit qu'on feroit si heureux ; & l'impétuosité de l'amant arrêtée soudain par le respect , & satisfaite de baiser une main , qu'il sent se presser doucement sur ses lèvres ; tout cela reste dans l'ame , & ne peut plus s'en effacer.

Il est bien vrai , Madame , que pour goûter dans les *Confessions* , & même dans la plus grande partie des autres ouvrages de Rousseau , tout le charme qu'il y a répandu , il faut une sensibilité vraie , du penchant à la rêverie , des idées saines & des goûts simples , fruit d'une education toute différente de celle qu'on reçoit à Paris. C'est pour cela que la plupart des gens qui , dans ce pays , se disent ses admirateurs , trouvent au fond ses sentimens exagérés , ses descriptions romanesques , & par une suite de conséquences , sa morale & ses principes outrés ; qu'enfin celui de nos philosophes qui a dit le plus de vérités , n'a passé long-temps que pour un homme à paradoxes.

Quand on n'a connu que le collège ou le couvent , & ensuite l'opéra , le Palais-royal , les bals parés , les cercles de Paris , & les promenades de Longchamps , comment se figurer , par exemple , tout ce qu'eut de délicieux cette charmante journée champêtre , si innocemment passée entre un jeune-homme sensible & deux jeunes & jolies filles , dans une liberté entière , & dans cette

belle saison où tout invite au plaisir ? Qu'est-ce que cette journée pour un cœur gâté par de fausses jouissances ? Deux filles rencontrées à cheval , au bord d'un ruisseau ; de l'eau jusqu'à mi-jambe , pour les faire passer , elles & leurs chevaux ; le jeune Galant monté en croupe derrière l'une des voyageuses , la ferrant avec force , mais n'osant dans toute la route mettre la main sur son cœur , quoiqu'elle répétât souvent que la crainte de tomber le faisoit battre ; un déjeuner , un dîner assez friand , mais sur des bancs de bois , & une escabelle à trois pieds ; des cerises cueillies sur l'arbre , jettées dans le tablier , & quelquefois dans le sein ; enfin , pour toute prouesse , encore une main tendrement baisée. Qu'est-ce , encore une fois que cette belle partie de plaisir ?

Ce que c'est ! . . . demandez-le à Jean-Jacques :
 » L'innocence des mœurs , vous répondra-t-il ,
 » a sa volupté qui vaut bien l'autre , parce
 » qu'elle n'a point d'intervalle , & qu'elle agit
 » continuellement : pour moi , je fais que la
 » mémoire d'un si beau jour me touche plus , me
 » charme plus , me revient plus au cœur , que celle
 » d'aucuns plaisirs que j'aie goûtés en ma vie » .
 Ce que c'est ! . . . Ah ! Que je me fais gré de
 mon éducation provinciale ! Elle m'a mis dans
 le secret de ces douces & simples jouissances .
 Ces peintures naïves ne frappent point mon cœur

d'images étrangères ; elles y trouvent d'autres images , qui d'avance m'en ont fait sentir le charme , & dont elles renouvellent toute la vivacité.

Si les jours qu'elles me retraquent sont passés fans retour pour moi , il n'en est pas ainsi d'autres plaisirs , où je trouve toujours le même attrait , & dont les descriptions ne me rappellent rien que je n'aime à réaliser encore. Je mets au premier rang les promenades , & même les voyages pédestres. Que Rousseau en a bien représenté toutes les délices ! Aller , venir , à droite , à gauche , ralentir ou presser le pas ; chercher ou fuir les chemins battus ; en tenter de nouveaux , ou d'impraticables ; gravir une route escarpée , s'asseoir sur la hauteur , & de là prendre possession de toute la Nature environnante ; y laisser errer sa pensée ; s'y faire un bonheur à souhait ; y placer à sa portée tous les êtres qu'on aime ; donner des larmes à ceux qui ne sont plus . . . ; reprendre lentement sa route , s'arracher par degrés , en accélérant la marche , à ces idées mélancoliques , & retrouver dans la contemplation de la Nature la sérénité que cette contemplation même avoit troublée ; voilà ce que dans vingt endroits il peint beaucoup mieux fans doute que je ne le fais ici ; mais la preuve pour moi de l'excellence de ses descriptions

descriptions, c'est qu'elles me retracent au naturel ce que j'éprouvai mille fois, & , que dans mes souvenirs, je me surprends à confondre souvent les promenades & les miennes.

Cette cascade écumeuse & bruyante, qui, dans les environs de Chambéry, tomboit, avec tant de fracas, au fond rocailleux d'un précipice, je crois l'avoir vue, parce qu'il me l'a fait voir; & j'ai si bien senti l'étourdissement & les vertiges qu'il se plaçoit à gagner, en plongeant d'en haut ses regards dans cet effrayant abyme, que la tête me tourne encore en y pensant.

Je ne souhaite assurément, pour moi ni pour personne, la position où il étoit à l'un de ses voyages de Lyon, manquant de tout, & réduit à coucher dans la rue: mais ce qui prouve, ou l'inévitable séduction du talent de peindre, ou le peu d'influence réelle de ce qu'on appelle richesse & pauvreté sur le bonheur & le malheur de la vie, c'est cette réflexion que vous a peut-être inspirée, comme à moi, la peinture de cette nuit *voluptueuse* qu'il passe dans un chemin au bord du Rhône, étendu *sur une pierre*, & dormant à la belle étoile. Le jeune vagabond qui dormoit ainsi, qui se mit en s'éveillant à chanter de si bon cœur une Cantate de Batistin, quoiqu'il ne lui restât

dans sa bourse que de quoi payer un mince déjeuner, sans s'alarmer de son état, tout entier aux objets présents, n'avoit vu dans sa position qu'un sommeil doux & tranquille, goûté sur les bords d'un fleuve, dans une fraîche nuit d'été, sous des arbres animés par le chant des rossignols; & qu'un réveil plus doux encore; au milieu de tous les objets que de belles eaux, une épaisse verdure, un admirable paysage offrent aux yeux & au cœur dans l'instant le plus beau du jour... jamais avec tous leurs trésors, les plus riches Sarrapes de l'Asie goûtèrent-ils plus de voluptés ?

Mais un bonheur indépendant de toute illusion, & que dans la position la plus heureuse on pourroit lui envier, c'est celui de son innocente & paisible vie aux Charmettes. Quel homme peut dire comme lui, & le diroit avec cette simplicité persuasive & touchante : » Je » me levois avec le soleil, & j'étois heureux : » je voyois Maman, & j'étois heureux : je » parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans » les vallons, je lisois, j'étois oisif, je tra- » vaillois au jardin, je cueillois les fruits, » j'aïdois au ménage, & le bonheur me suivoit » par-tout : il n'étoit dans aucune chose assigna- » ble ; il étoit tout en moi-même, il ne pou- » voit me quitter un seul instant » ?

Aussi , lorsque dans ses années orageuses , & pendant ses longs malheurs , il vouloit , en dépit du sort & des hommes , goûter quelques bons momens , il se réfugioit en esprit aux Charmettes , & recommençant dans sa pensée ces doux & rapides instans , il échappoit aux douleurs présentes par l'impression toujours nouvelle de ses prospérités passées.

Ah ! voilà de la pervenche ! Qu'il a bien fait de consacrer ce mot ! c'est un de ces mots du cœur , que l'esprit seul ne fait ni dire ni retenir. L'émotion que lui donna la simple vue de cette plante , & qu'il exprima si vivement , trente ans après que sa bonne & tendre *maman* lui eût dit aussi : *voilà de la pervenche* , prouve seule combien les moindres objets , dans cette époque fortunée , s'étoient imprimés avant dans son ame. (3)

(3) L'effet de ce mot touchant prouve aussi l'empire qu'exerce le génie , & l'espèce d'illustration qu'il peut donner aux plus simples productions de la Nature. La fleur de Pervenche est fort jolie ; mais elle étoit peu connue ; & l'on s'inquiétoit rarement de ce que c'étoit que la Pervenche. Je tiens de M. Desfontaines , professeur de Botanique au Jardin du Roi , que depuis les *Confessions* , tout le monde , & sur-tout les femmes , lui demande à voir cette fleur.

Et ce qu'il y avoit de plus heureux dans ces impressions, c'est que, liées autrefois l'une à l'autre par une continuité non interrompue de sensations & de jouissances, elles se suivoient toujours, & se renouvelloient ensemble; toutes les fois que quelque hasard ou qu'une douce rêverie en rappelloit quelques-unes à sa mémoire. Je ne m'étonne pas qu'il aimât tant à caresser les pigeons d'un de mes amis, qui fut le sien, & qui n'eut jamais à se plaindre de lui, parce qu'il ne fut jamais avec Rousseau ni flagorneur, ni exigeant, ni traître. C'est qu'ils lui rappelloient sans doute ses amis les pigeons, qu'il avoit nourris aux Charmettes.

Malgré l'infériorité qui se trouve à certains égards dans les six derniers livres des *Confessions*, que de tableaux, que de descriptions y font sentir la main du maître! quel autre eût donné le même intérêt aux *scuole* de Venise, à ces concerts de jeunes laidrons, qu'il avoit jugées, sur leurs voix, belles comme des anges, & qu'il parvint à se figurer telles encore, en cessant de les voir & recommençant à les entendre? Quel autre eût décrit comme lui sa douce retraite à l'Hermitage, & sa vie à Montmorency, & sa langueur, après d'horribles souffrances, & ses ravissémens pendant la composition de ses ouvrages, & sa fuite après le

décret honteux du parlement, & le repos dont il jouit, mais pour si peu de temps, dans la petite isle de St. Pierre, après la lapidation de Motiers ?

N'allez pas craindre que j'oublie ce qui vous a sans doute le plus frappée, & ce que, dans cette énumération rapide, j'ai omis précisément, parce que je l'ai moins oublié que tout le reste. Vous voyez que je veux parler de cette passion impétueuse qu'il éprouva pour la première fois, à l'âge où la plupart des hommes cessent d'en être susceptibles. L'amour fut en lui comme le génie, aussi ardent que tardif. Ce n'est pas qu'il n'en connût depuis long-temps les douceurs & les jouissances, mais non les tourmens & les transports. Il avoit préféré, désiré, joui ; mais il n'avoit point véritablement aimé. L'amour brûlant, impérieux, tyrannique, l'amour qui peut rendre coupable & insensé, l'attendoit à l'âge de la sagesse.

S'il put aimer ainsi à cet âge, il est plus surprenant encore que quinze ans après, c'est-à-dire à plus de soixante, il ait pu retracer de mémoire avec autant de chaleur & de vérité, toutes les agitations de son ame. Pour cette partie de ses *Confessions*, il retrouva dans sa force la plume qui avoit écrit l'Héloïse. Quels effets profonds & rapides d'une visite impré-

vue , dans un moment où son imagination enchantée ne rêvoit que romans & qu'amour ! quels combats du cœur , & quels ingénieux sophismes dans ses délibérations avec lui-même ! quelle enivrante & innocente foirée dans les bosquets d'Eaubonne ! & s'il m'est permis d'emprunter à la peinture une expression que je ne puis trouver ailleurs , quelle fougue de pinceau dans ces palpitations , ces frémissemens , ces défaillances , auxquels il essayoit en vain de se soustraire , pendant la route ou dans les momens d'attente ! quel désordre & quel feu dans ces élans impétueux de la nature , semblables par leurs effets aux érotiques illusions d'un songe ! c'est ainsi qu'à vingt ans l'on sent & l'on peint l'amour. Et comment dans ses premiers écrits n'auroit-il pas toujours été le plus éloquent apologiste des femmes , quoique souvent leur censeur le plus sévère ; comment , mettant à part tout ce qu'un art mal-entendu leur ôte plutôt qu'il ne leur donne , n'auroit-il pas si bien peint leurs graces naturelles , leurs douces séductions , leur foiblesse apparente , & leur véritable empire , si dans les jours de sa vieillesse , il put encore trouver pour elles tant de feu dans ses souvenirs ?

A ne considérer les *Confessions* que comme

production littéraire , il s'en fait bien que je vous aie tout dit. Que de traits fins & délicats ! que de scènes variées & piquantes ! quel agréable mélange d'intérêt & de plaisanterie ; & de quelles formes éloqu岸tes , vives & pittoresques tous ces objets sont revêtus ! quelle galerie de portraits je pourrois faire passer sous vos yeux , si même sans les rechercher dans le livre , je voulois ici vous les tracer tels qu'ils me reviennent dans l'esprit !

Ce seroit le brillant & séduisant Venture ; & le musicien le Maître , si bon homme qu'on l'appelloit *petit chat* ; & ce hideux lazarisite , qui fait si bien opposition avec le doux M. Gâtier , second original du vicairé favoyard ; & le bruyant & fendant Courtille , toujours courant , toujours coignant , toujours criant à pleine tête ; & l'habit rouge à boutons d'or de M. Bazile , qui fit que , toute la vie , Rousseau eut en aversion la couleur rouge ; & M. Simon , juge Mage , Nain galant & littérateur , à la double voix , tantôt grave , & tantôt fausse & criarde , au petit corps mince & court , juché sur deux longues jambes divergentes & ouvertes en compas : ce seroit encore le stupide ambassadeur Montaigu , si vain , si plat , si friand de sequins ; & le bandit de Mantoue qu'il appelloit son gentil-homme ,

& tous les plaisans accessoires de cette ridicule ambassade; & *Carrio* & l'aimable *Altuna*, & l'honnête curé *Maltor*, ancien ami de Jean-Baptiste Rousseau, plein de respect pour sa mémoire outragée par la calomnie; & le doucereux père Bertier, qui sourioit lorsqu'on l'appelloit bonhomme, comme Panurge achetant les moutons de Dindenaud; & les deux cousins gazettiers, surnommés à Montmorency *les commères*, & tant d'amis vrais ou prétendus, tant de simples liaisons, tant d'ennemis dangereux, qui tous vivent & se meuvent dans ces mémoires, comme dans un drame

Mais je ne finirois pas, & il faut cependant finir. Ce n'est qu'une lettre que j'ai dû vous écrire; & vouloir indiquer dans une lettre tout ce qui m'est resté d'un si long & si intéressant ouvrage, seroit, je le sens bien, une véritable folie.

L E T T R E I I I.

IL me reste, Madame, à examiner l'opinion qu'on doit avoir de l'Auteur des *Confessions* : cette recherche est certainement la plus difficile, & le jugement qui doit la suivre, le plus délicat à prononcer. Dans le bien comme dans le mal qu'on a dit de Jean-Jacques, on s'est long-temps livré aux exagérations, aux déclamations vagues de l'enthousiasme ou de la haine. Aujourd'hui les pièces du procès existent, & sont entre les mains de tout le monde. Les fautes dont Rousseau s'est accusé sont trop graves pour qu'on puisse croire qu'il ait rien dissimulé : ce n'est plus tel ou tel bruit qu'il faut écouter ; ce sont les *Confessions* & les *Lettres* qu'il faut lire.

Il semble donc qu'il ne s'agit plus que de comparer & de juger de bonne foi ; mais l'être moral qui est l'objet de cet examen étoit si complexe, il s'est présenté lui-même sous tant d'aspects divers, que s'il est facile à la haine & à l'enthousiasme, aveuglés par leurs préventions, & ne cherchant qu'à les justifier, de

choisir l'un tout le bien , l'autre tout le mal , & de prononcer , en fermant chacun les yeux sur ce qui lui est contraire , il est d'une extrême difficulté , pour un juge intègre & non prévenu , d'exprimer de tant d'actions , de sentimens & de penchans contradictoires , un jugement équitable , & un résultat définitif.

Il faut d'abord distinguer dans Rousseau deux êtres fort différens , dont l'un ne commença d'exister qu'à plus de la moitié de sa vie , mais qui depuis lors eurent toujours l'un sur l'autre une très-forte influence : il faut juger premièrement en lui l'homme , ensuite l'auteur , & l'individu composé , dans lequel ces deux qualités se confondent. Ne m'en veuillez pas , je vous prie , de toutes mes distinctions , ni des subdivisions que vous y verrez peut-être encore : c'est le seul fil que j'aie trouvé pour ne pas m'égarer dans ce labyrinthe. Ce que je crains le plus c'est de ne pouvoir tout vous dire aujourd'hui , & d'être obligé de m'étendre plus que je ne le voudrois. Je vois bien à peu près le terme où je dois arriver , mais je ne vois peut-être pas toute la longueur de la route.

Lorsque j'ai avancé , dans ma lettre précédente , que si vous me donniez un enfant

élevé comme le fut Rousseau, je vous dirois quels vices & quelles vertus il devrait avoir, étant parvenu à l'âge d'homme, je n'ai pas entendu par cette éducation, seulement les leçons des maîtres, mais celles des choses & des évènements, leçons bien autrement efficaces. Le discours le plus éloquent ne nous persuade, ne nous détermine, ne produit en nous de bons ou de mauvais germes, que lorsque n'étant distraits par aucune idée, par aucune passion étrangère, nous lui avons donné toute notre attention, &, pour ainsi dire, ouvert toute notre ame. Or cette attention étant à peu près impossible aux enfans, exhortations, conseils, préceptes, tout cela glisse ordinairement sur eux; mais l'évènement, ou l'objet extérieur les frappe, les saisit, les passionne, & donnant sa leçon dans ce moment favorable, il la grave profondément, & le plus souvent pour la vie.

Qu'un enfant, libre de toujours courir, & s'il le veut, dispensé de jamais lire, trouve sous sa main des livres qui lui plaisent, qui l'attachent; qu'aimant tendrement son père, il voie qu'en lisant tout haut auprès de lui, il l'amuse, il l'intéresse autant qu'il est amusé & intéressé lui-même, un goût vif pour la

lecture , & le dégoût des amusemens de son âge n'en feront-ils pas la fuite naturelle ?

Et si ces livres , lus avec tant de plaisir , de recueillement & de suite , sont des romans , non tels qu'on les fait aujourd'hui , mais tels qu'ils étoient encore au commencement de ce siècle , les romans de Scudéry , de la Calprenède , & les Bergeries de Duffé , l'enfant , introduit dans ce monde surnaturel & idéal , avant de l'être dans le monde réel , ne prendra-t-il pas , & peut-être pour toujours , l'habitude de voir dans les hommes ce qu'ils ne sont pas , d'être soi-même ce qu'ils ne supposent jamais qu'on soit , d'exalter tous ses sentimens , d'outrer toutes les vertus ?

S'il est ensuite précipité de ces charmantes fictions dans des réalités misérables , si l'apprentissage d'un métier mécanique , & les brutales duretés d'un maître le déenchangent & le flétrissent , si sa mauvaise étoile l'entraîne hors de sa patrie , & qu'il aille , errant au hasard , en butte à la pauvreté , aux protections , aux refus ; jetté dans un sale hospice de cathécumènes , pour abjurer ce qu'il n'entend pas , en faveur de ce qu'il n'entend pas davantage ; enfin leurré par un vague espoir de fortune , qui aboutit à porter la livrée ; si des

Bâcles , des Ventures , des Archimandrites grecs s'emparent de lui & lui soufflent un esprit aventurier , peut-être plus avilissant que l'esprit de servitude , quelle abjection de sentimens , quelle confusion d'idées , quelles vicieuses inclinations ne seront pas la suite de toutes ces épreuves , qui viennent , pendant les précieuses années de la jeunesse , assaillir successivement une ame foible , & dont un si petit nombre d'ames qui se croient fortes seroient sorties victorieuses ?

Mais avant que ces mauvais penchans aient jetté de trop profondes racines , avant aussi que les premières impressions de ces lectures romanesques & de celle du bon Plutarque qui les avoit suivies , soient totalement effacées ; dans l'âge où les principes s'établissent , où le caractère se fixe , où l'être moral reçoit en quelque sorte la dernière empreinte des objets environnans , pour la garder toute la vie , ouvrez à ce jeune homme , que vous croyez perdu , un asile salutaire où il puisse oublier ses malheurs ; que dans une retraite champêtre , dans la société d'une femme aimable , dans le mélange délicieux des douceurs de l'indépendance , de l'étude & de l'amitié , il nourrisse , pendant plusieurs années , sa raison

d'idées saines, son ame de sentimens tendres, son esprit de connoissances utiles; qu'une santé chancelante, une maladie grave, suivie d'une langueur qui semble devoir le conduire lentement & doucement au tombeau, le désabusent des faux biens de la vie, & lui ôtant même le plus souvent l'espoir du lendemain, l'habituent à jouir du présent avec plénitude, & à vivre au jour le jour; quels effets produira ce troisième ordre de choses? Sans pouvoir entièrement détruire les effets des deux premiers, il les modifiera de sorte qu'ils ne seront plus qu'accidentels, tandis que les siens, plus étroitement liés, plus intimement fondus avec les inclinations naturelles, deviendront la nature même, l'existence habituelle & le vrai fond du caractère.

Ainsi né avec une ame tendre & un cœur passionné, mais en même temps avec un grand fond d'indolence, une sorte de lenteur à penser & sur-tout à vouloir, le jeune élève des Charmettes aura pris l'habitude de réserver pour ses méditations solitaires, pour ses aspirations à la vertu, pour des études, souvent opiniâtres & presque aussi souvent infructueuses, toute l'ardeur de ses desirs & les forces de sa volonté. Son indolence & son

apathie se feront portées sur tout ce qui a trait à la fortune , aux distinctions sociales , & aux jouissances de la vanité. Sa timidité naturelle se fera augmentée dans la retraite , ainsi que son dégoût pour toutes les importantes niaiseries de société ; en sorte que , lancé par la suite dans le monde , il n'en aura jamais le ton , l'aisance , l'insignifiante loquacité : faute d'avoir commercé avec les hommes , il ne connoîtra l'homme que par des abstractions qui le lui montreront toujours tel qu'il devrait être , tel qu'il seroit , s'il ne s'étoit pas défiguré lui-même ; & qui ne le disposeront à jeter sur les grandes associations humaines que des yeux attendris par les maux, ou blessés par les vices dont elles offrent le spectacle ; à s'irriter contre tous les obstacles qu'ont mis les hommes à leur propre bonheur ; enfin , à paroître misantrope par amour pour l'humanité ! Tous ses goûts seront simples , ses penchans conformes à la nature , ses affections douces , son ame aimante , son cœur confiant , mais trop sensible pour n'être pas facile à blesser.

Tirez-le enfin de sa retraite ; jetez-le dans le tourbillon du monde : que sans plan arrêté , sans but fixe , il vienne à Paris , avec le desir indéterminé de tenter la fortune ; qu'il se répande parmi les savans & les gens de lettres , pour cultiver & faire connoître ses talens , parmi les gens

riches , pour tâcher d'en tirer parti ; timide & réservé , comme on l'est en quittant une vie solitaire , que n'aura-t-il pas à souffrir de la morgue des premiers , & de l'insultant orgueil des autres ? Souvent obligé de se retirer en soi, il y rassemblera, pour ainsi dire , les élémens des trois premières époques de sa vie ; & moins affecté désormais des objets que des souvenirs , il ne contractera point les vices prétendus aimables de la Capitale , il n'en adoptera point les froides & fausses vertus ; il ne se pliera point à ces momeries convenues , qu'on nomme usage : l'indolence qu'il reçut de la nature , & dont sa vie des Charmettes a comme fécondé le germe ; l'exaltation des sentimens, fruit de sa première admiration pour des héros de roman , & pour les grands hommes de l'antiquité ; le goût des rêveries contemplatives , contracté dans ses fréquens voyages ; & malheureusement aussi quelques restes des mauvais plis imprimés à son ame pendant ses années d'infortune & d'avilissement ; voilà ce dont se composera son existence morale.

Et voilà en effet quelle fut celle de Jean-Jacques à Paris , jusqu'au moment où une effervescence imprévue vint l'enlever à l'obscurité , au repos & à lui-même. C'étoit un honnête homme, un homme d'un esprit cultivé , aimant les lettres, les arts , & sur-tout la musique ; pauvre , & ne
pouvant

pouvant se résoudre à faire , avec un peu de fuite , rien de ce qu'il faut pour cesser de l'être ; habituellement bon , humain , doux à vivre , n'annonçant encore ni l'élévation du génie , ni celle des principes ; s'abaissant même quelquefois à des mouvemens sans noblesse , & laissant par momens affaïsser & détendre son ame ; en un mot , incapable d'un grand effort , & très-capable d'une foiblesse , mais sans fiel , sans malice , sans fausseté , sans envie , inaccessible à la haine , à la malveillance , à l'intérêt , à l'ambition , à tout ce qui fait les méchans , & rend l'homme ennemi de l'homme.

Mais est-il bien vrai que son génie fut aussi tardif qu'il parut l'être , & que j'ai semblé en convenir jusqu'ici , pour me conformer aux idées reçues ?

N'entreprenons point de définir l'indéfinissable Génie ; mais reconnoissons du moins une de ses propriétés , tellement inhérente , que là où elle n'est point , là vous le chercheriez vainement : c'est celle de voir dans les objets non seulement leur forme distinctive & leurs rapports entr'eux , mais une source inépuisable de sentimens & de pensées , mais un ordre particulier d'êtres que l'imagination anime , qui parlent à l'ame , & à qui elle répond par des élans & des inspirations , à jamais inconnus , je ne dis pas à la sottise , à la nullité , mais même à l'esprit

qui n'est qu'esprit, quelque fin, quelque élevé; quelque orné qu'il puisse être, & qui constituent en un mot l'un des attributs exclusifs du Génie.

Or, je n'ai pas besoin de vous rappeler en combien d'endroits des *Confessions* l'on retrouve des preuves de cette faculté, qu'on peut nommer créatrice, lors même qu'on ne la fixe à aucun sujet déterminé, & qu'on ne lui laisse rien produire, puisque donnant une ame à ce qui est inanimé, s'élevant au-dessus de l'ordre existant des choses, & se dégageant du présent pour s'élançer dans l'avenir, elle paroît en effet créer un autre Univers. Je vous citerai seulement ce passage du quatrième livre :

« si pour fixer toutes ces images charmantes,
 » tous ces sentimens délicieux, je m'amuse à
 » les décrire en moi-même, quelle vigueur
 » de pinceau, quelle fraîcheur de coloris,
 » quelle énergie d'expressions je leur donne! On
 » a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes
 » ouvrages, quoiqu'écrits vers le déclin de mes
 » ans. Oh! si l'on eût vu ceux de ma première
 » jeunesse, ceux que j'ai faits durant mes voya-
 » ges, ceux que j'ai composés & que je n'ai
 » jamais écrits!..... Pourquoi, direz-vous, ne
 » les pas écrire? Et pourquoi les écrire, vous
 » répondrai-je? Pourquoi m'ôter le charme ac-
 » tuel de la jouissance, pour dire à d'autres que

» j'avois joui ? Que m'importoient des lecteurs ,
 » un public , & toute la terre , tandis que je
 » planois dans le ciel ? »

Comme l'art d'écrire ne consiste pas dans l'usage matériel de la plume , mais dans le talent d'imaginer & de peindre , vous voyez qu'avant de composer aucun livre , Jean-Jacques étoit auteur depuis long-temps , & que son génie étoit bien loin d'avoir autant tardé à éclore qu'à paroître.

Mais les divers essais qui sont restés de lui , antérieurs à son Discours sur les sciences , lettres , mémoires , poésies , tout est de la plus grande médiocrité ; rien n'annonce l'homme de génie , ou même le bon écrivain. . . . Rien non plus , répondrai-je , n'y annonce , le penseur , ni l'homme instruit ; & cependant ses méditations , ses lectures & ses études en divers temps , sur-tout pendant sa retraite chez Madame de Warens , lui avoient acquis déjà une assez riche collection d'idées & de connoissances.

Le moment n'étoit pas encore venu , où blessé de toutes parts des misères de l'homme , fruit des institutions sociales , où personnellement aigri par la tyrannie & l'injustice des hommes puissans , & convaincu , par la fréquentation des savans , de la vanité des sciences pour le bonheur & pour la vertu , il devoit ras-

sembler toutes les contemplations, toutes les pensées, tous les faits, épars dans son imagination & dans sa mémoire; en tirer un résultat simple, un système unique; vaincre enfin sa paresse naturelle, & ne se bornant plus à écrire pour soi dans son cerveau, apprendre l'art difficile d'écrire pour les autres; changer en talent son instinct, & par un choix adroit de modèles & d'objets d'imitation, se faire un style & une manière inimitables.

Ce moment vint enfin : une question académique le fit naître. *Le progrès des sciences & des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* D'après le développement successif de ses idées, & le tour habituel de ses réflexions, quelle devoit être sa réponse? Etoit-il libre dans son choix? ne dut-il pas voir sur le champ, & comme par un coup de lumière, dans la solution de ce problème, le premier anneau d'une chaîne de démonstrations & de maximes, qui alloient lui expliquer, & par sa voix expliquer à tous les hommes, la source de leurs maux, l'injustice de leurs plaintes, & par quelle route ils pouvoient encore revenir au bonheur?

Et pourtant Diderot a osé dire que c'étoit lui qui avoit détourné Jean-Jacques de prendre dans cette cause le parti de l'affirmative; tandis que, sou-

tenue négativement , elle tient à toute sa vie précédente, & n'est, pour ainsi dire, qu'une tête, dont tous ses ouvrages suivans forment les membres & le corps (1) : & d'honnêtes gens, qui ont quelques prétentions au titre de gens raisonnables, croient & redisent encore cette évidente fausseté ! Qu'ils tâchent donc enfin de connoître l'homme éloquent & sublime, qui dut à sa propre conviction sa sublimité, son éloquence : qu'ils cessent de supposer ou de croire qu'avec le seul talent d'écrire, il eût allumé dans les cœurs, un feu dont le sien n'eût pas été le foyer & le centre ; & qu'on possède ainsi tous les secrets de la persuasion, sans être persuadé soi-même : s'ils n'ont pas honte d'être injustes, qu'ils rougissent au moins d'être absurdes.

En soutenant, dans cette occasion éclatante, l'opinion contraire aux idées communes, il suivit rellement le fil accoutumé des siennes, qu'elles se réveillèrent & l'assailirent toutes à

(1) « Lorsque le programme de l'Académie de Dijon » parut, il vint me consulter sur le parti qu'il prendroit. Le parti que vous prendrez, lui dis-je, c'est celui que personne ne prendra. Vous avez raison » me répliqua-t-il, &c ».

Essai sur les règnes de Claude & de Néron.

la fois , & que subjugué désormais par leur puissance réunie , il ne lui fut plus libre d'être que ce qu'elles voulurent qu'il fût. La place de caissier d'un Receveur général lui étoit alors offerte. Mais comment accorder la sévérité de ses principes avec un état de cette espèce ? Comment prêcher , comme il avoit résolu de le faire toujours , le désintéressement & la pauvreté , parmi les calculs de l'intérêt & les spéculations financières ? Comment enchaîner à une caisse l'auteur de la prosopopée de Fabricius ? Voilà la caisse refusée , Jean-Jacques libre & pauvre , montant ses sentimens sur le ton de ses idées , réformant ses habits & sa conduite sur le modèle de ses opinions , vendant sa montre , & s'écriant dans un transport de joie : *grace au Ciel ! je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est ;* enfin choisissant , pour vivre , le métier de copiste de musique , afin de ne pas changer en métier le noble talent d'écrire.

Dans l'effervescence héroïque qui s'empara de son ame , & qui se soutint au même degré pendant quatre ou cinq années , il ne voit plus rien de beau que de suivre les grands exemples qu'il avoit admirés dès son enfance. De là sa haine ouverte & déclarée contre les charlatans & les hypocrites de morale ; son aversion

pour toute espèce de joug , sur-tout pour celui des bienfaits ; & la loi qu'il s'imposa de fuir non seulement tout véritable service , mais même tous ces légers présens , que la plupart des gens du monde mettent ou tant de faste , ou tant de mal-adresse à faire , & dont ils exigent tant de reconnoissance : de-là enfin cette roideur apparente de caractère , cette causticité cynique , qui remplaça tout-à-coup sa timidité naturelle ; & cette disposition au sarcasme , excitée sans cesse par tout ce que la société , dans ces temps de frivolité , de corruption & d'esclavage , offroit de vil ou de ridicule à qui la regardoit de cette hauteur.

Parmi tant de gens de lettres , habitués à garder pour leurs ouvrages la rigidité de leur philosophie , à l'humaniser dans le commerce du monde , à demander , en quelque sorte , par leur conduite analogue aux mœurs du temps , grace pour ce qu'on nommoit les sophismes & les paradoxes de leurs livres , ne dut-il pas paroître affecter de la bifarrierie , & vouloir jouer un rôle , précisément parce que dans sa vie , comme dans ses écrits , il ne jouoit rien , ne déguisoit rien , ne se plioit à rien , & ne pouvoit styler & façonner son ame ni à feindre des sentimens qu'elle n'avoit pas , ni à farder ceux dont elle étoit remplie?

Le prix qu'obtint ce Discours fixa sur l'Auteur l'attention publique. Son éloquence fut admirée; mais son opinion passa pour un simple jeu d'esprit. On commença dès-lors à le critiquer sans le comprendre. On écrivit contre lui des brochures, où le plus souvent on répondoit à toute autre chose qu'à ce qu'il avoit dit. Il répliqua vigoureusement à M. Gautier de Nancy, qui n'en valoit guère la peine; à M. Borde qui, dix ans auparavant, s'étoit montré son ami, & qui lui pardonna si peu d'avoir raison, que dix ans après, & dans le temps de ses malheurs, il devint un de ses plus violens ennemis; enfin au bon Roi Stanillas qui, s'étant un peu aidé du père *Menou*, procuroit à Rousseau le plaisir assez rare de réfuter en même temps un Roi & un Jésuite.

Mais il répondit bien mieux à toutes ces critiques par son Discours *sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, ouvrage dont la même Académie eut bien le courage de proposer le sujet, mais qu'elle n'eut pas celui de couronner. Son vol étant plus élevé, moins de lecteurs pouvoient le suivre. Il avoit peint l'homme quittant les bois pour se réunir en sociétés, & bâtir des villes; on l'accusa d'avoir dit qu'il falloit quitter les villes, rompre les sociétés, & retourner dans les bois. Voltaire lui ayant

écrit , qu'en le lisant il prenoit envie de marcher à quatre pattes , Rousseau passa pour avoir voulu engager l'homme à marcher ainsi ; sans doute parce qu'il avoit démontré physiquement que , même dans l'état le plus sauvage , l'homme étoit nécessairement bipède.

Vous voyez dans la manière dont il composa cet ouvrage , la preuve de ce qu'il a dit des rêveries de sa jeunesse , auxquelles il ne manqua rien que d'avoir un but fixe , d'être l'objet d'un travail & non d'une simple jouissance , & enfin d'être écrites , pour former des ouvrages plus éloquens peut-être que tout ce qui est sorti de sa plume.

Pour méditer ce grand sujet , il ne consulte ni les hommes ni les livres ; il ne s'enferme point dans l'obscure enceinte d'un cabinet : il va plaider la cause de la Nature ; c'est à la Nature à l'inspirer ; c'est entre ses bras qu'il se jette ; c'est aux forêts , première habitation des hommes , qu'il va demander comment ils en sortirent. Retiré pendant une semaine à Saint-Germain , il s'enfonce dans cette antique & superbe forêt : habitué désormais à resserrer , à contenir , à maîtriser ses pensées , il joint l'ordre de la méditation à la chaleur de l'enthousiasme : dans ces routes écartées , parmi ces chênes vénérables , qui semblent contemporains de la

naissance du monde , il cherche , il trouve l'image des premiers temps , dont il trace fidèlement l'histoire. « Mon ame , dit-il , exaltée par » ces contemplations sublimes , s'élevoit auprès » de la Divinité , & voyant de-là mes semblables suivre dans l'aveugle route de leurs préjugés , celle de leurs erreurs , de leurs malheurs , de leurs crimes , je leur criois d'une voix foible qu'ils ne pouvoient entendre : » infensés , qui vous plaignez fans cesse de la » Nature , apprenez que tous vos maux vous » viennent de vous ».

Dans un Eloge de Rousseau , on pourroit , on devroit même examiner à loisir tous ses ouvrages , analyser l'esprit , le but , le plan de chacun d'eux , & le rapport de l'un à l'autre , & cette unité admirable , qui fait du tout ensemble la démonstration d'une seule vérité , le développement d'une seule pensée. Dans ces Lettres , écrites pour vous seule , je n'ai point une ambition si relevée. Il faudroit un ouvrage entier pour remplir cette tâche : elle fourniroit à celui-ci un trop long Episode ; & je ne dois pas oublier que c'est seulement sur les *Confessions* que j'ai promis de vous écrire. Mais je trouve dans cette production , sur la naissance des premières ,

mille détails intéressans que je regrette de ne pouvoir vous rappeler dans cette esquisse trop rapide. Ce sont les principaux faits de la vie de Rousseau , considéré comme Auteur : ce sont des commentaires précieux qui jettent un nouveau jour sur de si beaux textes ; & qui donnent à leur tour aux six derniers livres des *Confessions* un grand avantage sur les six premiers.

A mesure que de nouvelles générations succéderont à la génération présente , & s'éloigneront du temps où Jean-Jacques a vécu , ce qui regarde sa personne & ses qualités bonnes ou mauvaises pourra perdre de son intérêt ; mais il n'en fera pas ainsi de ce qui regarde son génie , des circonstances au milieu desquelles nâquirent ses principaux ouvrages , & qui ont , pour ainsi dire , environné leur berceau.

Dans tous les siècles , (car les siècles les plus reculés liront , méditeront , admireront Rousseau , lors même qu'ils auront oublié jusqu'au nom de ses détracteurs) , on dira : c'est dans une charmante solitude , c'est dans le séjour délicieux de l'Hermitage & de Montmorency , que ce grand peintre de la Nature , presque toujours seul avec son modèle , en traça le portrait , en retrouva les titres perdus & les loix effacées : c'est-là que nourrissant de douces chimères , une ame dévorée du besoin d'aimer , rassemblant autour de lui

dans ses promenades extatiques , au retour du printemps , au premier chant du rossignol , & sous la verdure renaissante , des êtres angéliques , tels qu'il n'en avoit point trouvés sur la terre ; personnifiant les deux idoles de son cœur , l'amour & l'amitié , dans une Julie , une Claire , un Saint- Preux ; & se transportant avec eux auprès de ce beau lac Léman , dont le souvenir le poursuivoit sans cesse , il devint le confident de leurs amours ; qu'il écrivit , presque sous leur dictée , quelques lettres éparées de *l'Héloïse* , sans ordre , sans liaison , sans autre but que de soulager la plénitude de son cœur ; qu'enfin obligé de céder à une impression dont le deuil de la Nature , les rigueurs de l'arrière-saison , & l'hiver même ne purent affoiblir le charme , il soumit à un plan régulier ses vagues & délicieuses rêveries , & résolut , non sans quelque honte , son austère philosophie à la composition d'un Roman.

Mais en lui le romancier ne pouvoit cesser d'être philosophe. Il voulut qu'une jeune fille , vaincue par sa foiblesse , après avoir intéressé par cette foiblesse même , se relevant , pour ainsi dire , femme supérieure aux passions , & inaccessible aux plus douces tentations de l'amour , rouvrit le sentier de la vertu à celles qui , s'en étant écartées une fois , croiroient n'y pou-

voir plus rentrer. Il voulut ranimer chez un peuple & dans un siècle corrompus , le respect pour un lien sacré, devenu le jouet du vice, & pour les mœurs domestiques, dont il est la base, comme elles sont celle de toutes les vertus sociales. Dans un temps où l'intolérance du fanatisme avoit rendu l'incrédulité même intolérante, il voulut ramener à des sentimens plus doux les deux partis acharnés l'un contre l'autre, par la piété sensible & raisonnable de Julie, & par l'athéisme indulgent & humain de Wolmar. Enfin par la peinture admirable de la vie & des plaisirs champêtres, il continua de remplir sa mission philosophique, en montrant toujours dans la Nature le remède à tous les maux que la société fait aux hommes.

C'est à Montmorency, qu'alarmé pour Genève, qui étoit encore sa patrie, du projet d'un établissement qu'il croyoit fait pour la corrompre, le cœur encore rempli d'une passion malheureuse, accablé de maux qui lui faisoient croire sa fin prochaine, au milieu d'un rude hiver, dans un donjon isolé, *sans abri contre le vent & la neige, sans autre feu que celui de son cœur*, il écrivit à d'Alembert cette lettre éloquente, où les maximes d'une vertu sévère sont adoucies par une teinte mélancolique, fruit de la situation de son ame; où

plus ferré que jamais dans ses raisonnemens, il parle cependant au cœur autant qu'à la raison; où le danger des spectacles, dans une petite république, est démontré jusqu'à l'évidence, par des argumens, qui ne furent des paradoxes que pour ceux qui, sans s'appercevoir de cette erreur, les appliquoient toujours aux spectacles de Paris; où pour la première fois, car l'Héloïse ne paroissoit pas encore, on vit dans l'inflexible ennemi des vices & des travers des hommes, le sensible appréciateur des femmes, le censeur quelquefois amer de tout ce qui détruisant les vertus propres à leur sexe, en détruit aussi tout le charme, & en affoiblit l'empire; mais l'adorateur délicat, qui ne les dépouilloit d'un pouvoir factice, accordé par la société corrompue, que pour leur rendre tout celui qu'elles ont dans la société bien ordonnée, & qu'elles ne peuvent abdiquer que volontairement, puisqu'elles le tiennent de la Nature.

C'est de Montmorency que sortit, pour éclairer à jamais l'homme sur ses droits, & pour servir un jour de phare à de hardis Législateurs; ce *Contrat social* qui, sous un régime arbitraire, parut peu dangereux, parce qu'incapable de l'entendre, on le regarda comme un rêve politique; rêve aujourd'hui réalisé par l'abolition de

ce régime absurde. Là renonçant à émouvoir, il ne voulut que démontrer & convaincre : il fut austère, grave & concis comme la Loi. Il écarta toute localité, tout préjugé, tout système ; & remontant à l'essence primitive de la société humaine, il arracha les nations, non-seulement des mains de leurs tyrans, mais de celles des faux publicistes vendus à la tyrannie.

L'inaliénable souveraineté du peuple ; le droit de réprimer par la force le prétendu droit du plus fort ; les gouvernés rétablis dans leurs prérogatives, usurpées par les gouvernemens ; l'égalité des droits, fondement de toute association légitime ; voilà ce qu'il osa soutenir en France, où le peuple, loin d'être regardé comme souverain, étoit ravalé au-dessous de la condition des esclaves ; où la force d'opinion avoit écrasé la force réelle ; où le gouvernement déprédateur, scandaleux, despotique, se jouoit également des biens, des mœurs, des loix & des libertés ; où les rangs étoient pris pour des droits ; où ils s'opprimoient graduellement entr'eux, & pesoient tous ensemble sur le peuple : voilà, dans un tel état de choses, sur quelles bases il osa établir les titres imprescriptibles de tous les peuples à la liberté : voilà ce qui, tôt ou tard, avec plus ou

moins de modifications locales , finira par rendre libres tous les peuples de l'univers ! (2)

Enfin c'est à Montmorency que fut tracé ce code d'Education , sanctionné par la Nature ; code immortel qui , dès sa naissance , eut force de loi , en dépit de l'aristocratie des collèges ; qui , tandis

(2) Je fais les objections que l'on tire de son opinion sur les représentans du peuple , & sur l'incompatibilité de la liberté avec les grands états ; mais différer avec lui sur ces deux points & sur quelques autres , c'est seulement prouver qu'en le suivant dans tout le reste , on a autant cédé à l'autorité de la raison qu'à la sienne. Certains critiques ont beau dire que si Rousseau revenoit au monde , *il seroit étourdi des hommages qu'on lui rend* : (partie politique du Mercure de France , année 1790 , n^o. 27.) S'il revenoit au monde , il conviendroit sans doute qu'en faisant beaucoup pour la liberté , il a encore laissé beaucoup à faire ; il reconnoîtroit que la liberté , non pas absolue , il est vrai , mais relative & suffisante , peut s'allier avec de grands états , comme après avoir entendu Orphée , il avoua , contre ce qu'il avoit prétendu jusqu'alors , que la musique n'étoit pas incompatible avec la langue françoise. Il ne *seroit étourdi* que d'entendre un étranger , un Genevois décrier , en France , la Constitution françoise , avant qu'elle soit achevée , & se permettre indécemment contre elle & ses auteurs des outrages hebdomadaires.

qu'on

qu'on le disoit impraticable , étoit mis en pratique de toutes parts ; délivroit l'enfance des liens barbares qui la garottoient ; & de l'instruction pédantesque qui l'abrutissoit ; rappelloit à leurs devoirs & à leurs plus doux plaisirs les mères , égarées par la dissipation du monde ; & même exerçoit sur elles un tel empire , qu'en France, où la mode étoit tout, il faisoit une mode de l'amour maternel.

Lorsqu'il parut, à quoi peuvent servir, disoit-on, ces systèmes spéculatifs ? & n'en prévoyant pas alors toutes les conséquences, on pouvoit être embarrassé que répondre. Mais en voyant presque universellement répandus aujourd'hui, parmi les gens bien élevés, l'amour de l'égalité, de la liberté, le respect pour le peuple & pour les professions utiles ; le dégoût pour le faux savoir de l'école ; pour le faux brillant du bel esprit ; pour le faux éclat des grandeurs ; le don du raisonnement, naturel à l'homme lorsqu'il n'obstrue pas sa raison, & sur-tout l'esprit de tolérance, qui a enfin détruit celui de persécution ; même dans les âmes religieuses ; témoin de ces heureux effets, de cette grande révolution morale qui a préparé notre révolution politique, si l'on demande quelle en est la cause, on peut avec assurance répondre : c'est EMILE.

Votre sexe, Madame, lui doit peut-être en-

core plus que le nôtre. Comment celui qui après avoir créé Julie, lui donna pour sœur une Sophie, n'auroit-il pas pour lui toutes les femmes? Sophie est la femme de la Nature, perfectionnée par une sage institution domestique : c'est le modèle qu'il faut suivre, lors même qu'on n'espère pas de l'atteindre ; c'est la réponse irréplicable à tout philosophe qui voudroit que les femmes fussent hommes, & qui ne voit pas dans les différences sexuelles la source de toutes les différences sociales entre les sexes.

Si l'ouvrage entier est un chef - d'œuvre , on peut dire qu'il y a dans le cinquième livre un charme de style , une abondance de sentimens & d'images , peut-être supérieurs à tout le reste. Je fais que le sujet , ami du cœur & de l'imagination , suffisoit pour inspirer un écrivain aussi sensible ; que si Pygmalion devint amoureux de sa Galathée , Rousseau ne pouvoit former Sophie, la voir s'élever, s'embellir chaque jour entre ses mains, sans en être épris, & sans communiquer à son style l'empreinte des émotions de son ame ; mais il est encore une autre source du coloris répandu sur cette intéressante partie du tableau. Vous connoissez dans le parc du Château de Montmorency , ce joli bâtiment qu'on nomme le petit Château , construit dans l'origine par le

célèbre le Brun , & qui , entouré de bosquets ; & de pièces d'eau , paroît une île enchantée , ou ressemble à *l'Isola bella* , la plus jolie des trois îles Borromée dans le Lac majeur (3). C'est-là que pendant tout un été , M. & Madame de Luxembourg donnèrent un appartement à Rousseau : » c'est , dit-il , dans cette profonde & dé-

(3) Telle est en raccourci l'idée que Rousseau nous donne de ce lieu charmant ; tel en effet il dut être alors. Je l'ai revu l'été dernier. Le bâtiment , qui est du meilleur goût , n'est point dégradé , quoiqu'inhabité depuis long-temps : mais les eaux sont ou taries ou stagnantes ; les bassins & les grottes en ruines , souillés de ronces & de broussailles , ainsi que les allées & les gazons. Les arbres vieilliss , & courbés à leur sommet , y portent presque tous cette couronne que leur donne le Temps pour signe de destruction. Mais au travers de ce délabrement général , il est aisé de voir ce que ce lieu devoit être , il y a trente ans. Ce désordre ajoute même encore aux impressions profondes , mélancoliques , & presque religieuses , dont on s'y sent pénétré. Graces soient rendues aux deux femmes aimables & sensibles avec qui je fis ce pèlerinage ; qui ne s'extasièrent point , qui ne firent point de belles phrases , & me permirent de n'en point faire ; mais dont je vis les yeux humides comme les miens , lorsque je revins à elles après une longue rêverie , pendant laquelle je m'apperçus alors qu'elles avoient , chacune à part & en silence , rêvé toutes deux comme moi :

» licieuse solitude, qu'au milieu des bois & des
 » eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au
 » parfum de la fleur d'orange, je composai, dans
 » une continuelle extase, le cinquième livre
 » d'Emile, dont je dus en grande partie le co-
 » loris assez frais à la vive impression du local
 » où je l'écrivois. »

Et c'est en sortant de cette extase du génie, enflammé par le spectacle de la Nature, & par l'amour de l'humanité, que l'auteur d'Emile, persécuté, proscrit, fugitif. . . . Voilà sans doute une de ces circonstances imprévues où l'homme, n'ayant le temps ni de se préparer ni de feindre, se laisse voir tel qu'il est; une de ces épreuves, où la Philosophie & la Sagesse mêmes seroient excusables de succomber. Nous verrons dans ma lettre suivante comment Jean-Jacques en est sorti, & les conséquences qu'on peut tirer de l'état de son ame dans cette occasion difficile. Nous y verrons encore beaucoup d'autres choses si vous ne vous lassez pas de me suivre dans ces détails, plus que moi de vous les écrire. Que voulez-vous, Madame? ce sujet fécond s'est étendu malgré moi sous ma plume; & je la quitterai sans doute avec le chagrin d'avoir à dire beaucoup plus que je n'aurai dit.

L E T T R E I V. (1)

Tout ce qui regarde , Madame , la publication d'Emile , & la catastrophe qui la suivit est un des endroits les plus curieux des *Confessions*. On y voit quelles peines Jean - Jacques s'étoit données , quels efforts de mémoire & de combinaison il avoit faits , pour s'expliquer à lui-même par quelle bifarrerie cruelle ce qu'il regardoit avec raison comme le plus beau présent qu'il eût fait aux hommes , lui avoit mérité de leur part une telle récompense.

C'est-là que commence à s'ourdir autour de lui cette trame invisible dont il se crut toujours enlacé dans la fuite , & dont il s'exagéra plutôt la force que l'existence. C'est Madame de Luxembourg qui l'engage à publier son livre en France , lorsqu'il croyoit même imprudent d'y demander une permission tacite. C'est le Magistrat respectable qui régissoit alors la librairie ,

(1) J'ai rejeté à la fin de cette lettre plusieurs notes qui , par leur étendue , auroient embarrassé l'Imprimeur , & déplu même au lecteur en surchargeant le texte. Elles y seront indiquées par les chiffres romains , I , II , III , &c.

c'est M. de Malesherbes qui lui écrit de sa main que la Profession de foi du Vicaire auroit non-seulement l'approbation générale, *mais celle de la Cour, dans la circonstance.* C'est encore Madame de Luxembourg qui se charge du manuscrit, du traité avec le libraire Duchesne, & qui remet à Rousseau ce traité, copié double par le secrétaire du Magistrat. Il avoit expressément spécifié que l'édition se feroit en Hollande; il s'apperçoit bientôt, & lorsqu'il n'est plus maître de son manuscrit, qu'on en fait une autre à Paris en même temps, mais avec l'approbation & sous les yeux du Chef de la Librairie. Six mois se passent en essais de papier, de format, de caractères, en envois & renvois de feuilles; tout chemine lentement, mais, ce semble, avec sécurité. Duclos lui seul, l'honnête & véridique Duclos, lorsqu'il entend pour la première fois lire la Profession du Vicaire, ne peut s'empêcher de dire à Jean-Jacques : » quoi, Citoyen ! cela » fait partie d'un livre qu'on imprime à Paris ! ... » faites moi le plaisir de ne dire à personne que » vous m'avez lu ce morceau ».

Cependant l'impression d'Emile est tout-à-fait suspendue. Rousseau s'inquiète. Il apprend qu'un Jésuite a parlé de son livre, en a cité des passages. Guérin, l'agent de son libraire de Hollande, est ami des Jésuites : l'abbé de Grave, chargé par M. de Malesherbes d'inspecter cette

édition , est encore ami des Jésuites : voilà son imagination qui s'échauffe & qui , ne voyant que Jésuites , bâtit là-dessus un roman d'inquiétudes. M. de Malesherbes & Madame de Luxembourg parviennent à lui remettre la tête , à ranimer sa confiance ; & l'impression reprend son cours. On exige des cartons pour les deux premiers volumes ; & , chose étrange ! les deux derniers n'éprouvent aucun obstacle. Emile paroît enfin : il réussit , mais sans éclat : aucun des amis de l'Auteur n'ose le louer hautement. L'un lui écrit sans signer sa lettre , quoiqu'il fût dans l'usage de signer toujours : l'autre le prie sans façon de lui renvoyer son billet. Un conseiller , après avoir lu l'ouvrage , dit qu'il en sera parlé dans peu ; plus qu'il ne seroit à désirer pour l'auteur. Rousseau se croyant assuré du crédit de Madame de Luxembourg & de la faveur du ministère , se tient tranquille , & ne craint rien.

On ne le laisse pas long-temps dans cet état. La rumeur , la fermentation augmentent. M. de Luxembourg lui fait entendre qu'il a eu tort de désigner M. de Choiseul , quoique ce fût en bien , dans le *Contrat social* , qui venoit aussi de paroître. Madame de Boufflers veut qu'il parte , & lui propose déjà l'Angleterre & M. Hume. On lui parle du Parlement , d'un Décret , de la Bastille : il tient bon encore. Mais

un billet du prince de Conti lui est envoyé ; la nuit , par Madame de Luxembourg : il faut partir : à sept heures du matin le décret de prise de corps sera prononcé contre lui ; on l'enverra saisir sur le champ ; mais le Prince a obtenu qu'on ne le poursuive pas s'il s'éloigne... Relisez bien tous les détails de cette scène nocturne : d'après la manière dont on s'y prit , d'après quelques circonstances des adieux & du départ , il vous paroîtra comme à moi que Rousseau ne s'est point trompé sur cette affaire : il vous paroîtra vraisemblable qu'on ne voulut que l'effrayer , & le forcer à s'enfuir , & qu'il eût fort décontenancé toute la cabale parlementaire , fanatique & ministérielle s'il eût fait tête à l'orage. Mais en restant , il falloit ou mentir , ce qu'il fit quelquefois par surprise ; par foiblesse , jamais de dessein prémédité ; ou compromettre des personnes que , malgré leur abandon , & peut-être pis , il continuoit de respecter. (2)

(2) Voyez dans le dixième & le onzième livre des *Confessions* , toute l'histoire de la publication d'Emile , & le commencement d'une lettre à M. de Malesherbes , dans le dernier recueil publié par M. du Peyrou.

Il partit feul , pauvre , souffrant , traité comme un criminel pour avoir élevé fa voix éloquente en faveur de l'humanité , de la raison , de la vertu. De quels amers ressentimens auroit pu s'occuper à fa place , je ne dis pas un méchant , un scélérat , comme ses ennemis ont osé le nommer , mais le plus doux & le moins haineux peut-être de ceux qui le nommèrent ainsi ? Quant à lui , ce n'est point-là du tout ce dont il s'occupe. La veille au soir , avant de s'endormir , il avoit , selon sa coutume , lu quelques morceaux de la Bible. Il avoit relu tout entier le chapitre des Jugés qui contient l'horrible aventure du Lévitte d'Ephraïm. Le souvenir de cette lecture & celui des Idylles de *Gesner* , qui paroissoient depuis peu de temps , se mêlent & se confondent dans son esprit , si bien qu'insensiblement il se met à composer , dans sa voiture , un poëme en prose sur cette épouvantable histoire. Il en fait trois chants en trois jours ; & la douceur pénétrante du style , les peintures naïves , l'antique simplicité qui règnent dans cet opuscule , & qui contrastent également avec l'horreur du sujet & avec la cruauté de sa position , prouvent mieux que tout ce qu'on pourroit dire combien il étoit incapable de ressentiment & de haine.

Ce trait prouve encore une vérité bien consolante

te ; c'est qu'il est moins facile aux gens haineux , aux méchans & aux persécuteurs qu'ils ne semblent le croire , de rendre malheureux un innocent , un honnête homme , & sur-tout un homme de génie. Le triomphe des ennemis de Jean-Jacques n'étoit pas ici sans trouble. La célébrité de leur victime , & la connoissance de ses forces , qui , si elles se tournoient une fois contre eux , pouvoient les écraser sans retour , devoient altérer leur joie. Ils étoient loin de penser que , tranquille dans sa fuite , & tout entier à d'intéressantes fictions , loin de se tourmenter d'eux , il n'y songeoit même pas , & qu'avant d'être arrivé au lieu de son exil , il en avoit totalement oublié les auteurs. Ainsi en le persécutant , en le réduisant , en apparence , à l'état le plus déplorable , ils lui préparoient des jouissances & d'attendrissans souvenirs : ils lui fournissoient l'occasion de dire un jour (3) : » le » Lévitte d'Ephraïm , s'il n'est pas le meilleur de » mes ouvrages , en fera toujours le plus chéri. » Jamais je ne l'ai relu , jamais je ne le relirai , » sans sentir en dedans l'applaudissement d'un » cœur sans fiel , qui loin de s'aigrir par ses » malheurs , s'en console avec lui - même , &

(3) *Confessions* , Livre XI.

» trouve en foi de quoi s'en dédommager. »
 ; Combien il dut sentir encore cet applaudissement intérieur, la plus douce récompense de la vertu, lorsque trois ans après, harrassé par les prêtres, & lapidé par la populace, il eut quitté Motiers - Travers pour la petite isle St. Pierre ! Là, tandis qu'en France, en Hollande, à Berne, à Genève, à Neufchâtel, on brûloit ses livres, on calomnioit sa personne ; que les pamphlets, & les journaux s'acharnoient à le déchirer ; que l'Europe retentissoit d'un concert d'anathèmes & d'injures vomis contre lui, livré à des goûts nonchalans & paisibles, il oublioit ses ennemis, & le mal qu'ils lui avoient fait, & celui qu'ils pouvoient lui faire encore ; il s'épargnoit du moins le plus cruel de tous, celui de haïr. Des herborisations solitaires, de charmantes promenades, ou le plaisir d'errer en bateau sur un beau lac, sans but, sans guide, & d'y rêver couché, les bras croisés sur sa poitrine, en regardant le ciel ; ou celui de fonder avec pompe une colonie de lapins ; ou des détails de soins rustiques & des occupations champêtres remplissoient délicieusement ses journées.

En lisant sa correspondance, voyez-le dans tous ses déplacemens, même après son départ d'Angleterre, à Trie, à Bourgoin, à Monquin ; toujours chassé par quelque persécution

nouvelle, toujours s'exagérant, dans le moment, la rage & les intelligences de ses persécuteurs, toujours cependant il les oublie, & ne se livre plus qu'à l'indolence de son caractère, à la simplicité de ses goûts, dès que parvenu dans un nouvel asyle, il croit pouvoir y respirer en paix.

Pendant l'hiver, au château de Trie, ne pouvant plus trouver dans la Botanique les douces distractions dont son ame a besoin, que voudroit-il pour y suppléer? « Des spectacles où il pût être seul dans un coin, & pleurer à son aise; de la musique qui pût ranimer un peu son cœur affaibli, voilà ce qu'il lui faudroit pour effacer toutes les idées antérieures, & le ramener uniquement à ses plantes qui l'ont quitté pour trop long-temps (4) ».

Que fait-il à Bourgoin, à Monquin, même après la scène indécente de ce Thévenin aposté pour le traduire en justice, & lui soutenir qu'il lui avoit donné l'aumône (5)? Il oublie encore;

(4) Lettre à M. le Marquis de Mirabeau. Janvier 1768.

(5) Voyez sur cette scène bizarre, & dont on peut tirer plus d'une conséquence, quelques lettres de la même année, sur tout dans le nouveau recueil publié par M. du Poyrou.

il herborise , il augmente son herbier , il joue aux échecs ; & quand ils lui ont donné la migraine , quand il s'y joint quelques accès de fièvre ; & que ses plantes même ne l'amusement plus , il ne fait alors pour se distraire que chanter des strophes du Tasse. « Il est étonnant, dit-il (6), » quel charme je trouve dans ce chant avec » ma pauvre voix cassée & déjà tremblante. » Je me mis hier tout en larmes , sans presque » m'en appercevoir , en chantant l'histoire d'O- » linde & de Sophronie. Si j'avois une pauvre » petite épinette , pour soutenir un peu ma voix » foiblissante , je chanterois du matin jusqu'au » soir ».

Dans son dernier séjour à Paris , lorsqu'il n'étoit pas agité de quelques nouvelles terreurs , quoi de plus paisible & de plus simple que ses occupations & ses amusemens ? N'y eût-il que la constance de son goût pour la Botanique , cette science des ames simples , & pour la Musique , cet art favori des cœurs sensibles , c'en seroit assez pour juger que dans sa vieillesse , après tout ce qu'on lui avoit fait souffrir , il étoit encore le simple & sensible Jean-

(6) Lettre à M. Lalliaud. Novembre 1768.

Jacques des Charmettes & de l'Hermitage.
(*Voyez la note I. à la fin de cette Lettre*).

Et tant de preuves convaincantes d'une inaltérable bonté ne désarmeroient pas encore l'aveugle & implacable malveillance? Et Jean-Jacques étoit un méchant! Et les bonnes gens, les honnêtes gens étoient sans doute ceux qui avoient fait chasser de France le Philosophe à qui la France doit en plus grande partie sa liberté: les honnêtes gens étoient ceux qui l'avoient fait exclure de Genève sa patrie; qui l'avoient assiégé dans un asyle où toute la protection de Frédéric le Grand ne put le défendre; qui reléguèrent dans une misérable petite Isle, celui dont les écrits brûlans rappelloient toute l'Europe aux sentimens naturels, & aux vertus sociales; qui l'en arrachèrent, qui le poussèrent en Angleterre, & l'y poursuivirent; ceux qui dans sa vieillesse, ne le laissant respirer nulle part, aliénèrent enfin sa raison; & qui, après avoir précipité ce beau génie dans la démence du malheur, eurent encore la barbarie de lui en faire un reproche.

Pour cette fois, Madame, il n'y a plus moyen de m'en dédire; ce n'est plus hypothéiquement que je vous parle de la haine & des persécutions de ceux que l'infortuné Rousseau appella ses ennemis & ses persécuteurs. Sans doute

vers la fin de sa vie, il généralisa trop leurs menées sourdes, leurs complots, les effets de leurs calomnies sur l'opinion publique, & ce qu'il regardoit comme la ligue d'une génération entière. Mais sans nous enfoncer ici dans la fange de cette intrigue ténébreuse, faissions seulement les principaux traits de ce qui en paroïssoit à la lumière, même avant les *Confessions* ; & voyons s'il n'y en a pas assez pour nous éclairer sur tout le reste.

Je laisse à part ce qu'il nomme la Puissance qui fut tantôt la cause, tantôt l'instrument de tous ses malheurs ; qu'on ne cessa de mettre en mouvement pour le perdre, sans laquelle il lui paroît impossible d'expliquer l'arrêt du Parlement, & tout ce qu'on fit pour l'effrayer, le décider, le contraindre à partir, & l'abandon de ceux qui, l'engageant à publier *Emile* en France, l'avoient jetté dans ce mauvais pas, & le décret illégalement prononcé à Genève, neuf jours après celui de Paris, & la plus grande part de ce qu'il eut à souffrir dans la suite, par-tout où il porta sa destinée errante. La *puissance* est évanouie ; ses œuvres ont disparu avec elle ; & le nom de ceux qui en furent revêtus, est livré maintenant à la haine, au mépris ou à l'oubli.

Mais, parmi les noms les plus célèbres ; il s'en trouve malheureusement un qu'on vou-

droit en vain pouvoir passer sous silence , en parlant des ennemis de Jean-Jacques : ses inimitiés ont eu trop d'éclat pour qu'on en puisse effacer le souvenir. Les voix de la Renommée , partagées entre les deux plus grands hommes de ce siècle , ont trop publié leurs divisions ; & s'il est douloureux pour un ami des lettres que Voltaire & Rousseau se soient haïs , il est dû de voir d'un ami de la vérité de rechercher & de dire qu'elles furent les hostilités réciproques , & sur-tout de quel côté furent les premiers torts.

J'ai fait cette recherche ; je l'ai faite avec une attention suivie , avec une scrupuleuse impartialité. J'ai vu dans Rousseau , dès sa jeunesse , une profonde admiration pour Voltaire : je l'ai vu , dès qu'il commence à écrire , empressé de lui rendre hommage l'appeller son maître , le louer avec sentiment , avec finesse : j'ai vu dans les réponses de Voltaire un ton leste & ironique qui ne promettoit rien de bon pour la suite de la correspondance. Bientôt Rousseau se sent assez fort pour contredire Voltaire sur quelques points importants de philosophie morale ; il le fait avec la politesse la plus attentive , avec un mélange d'éloges sincères & délicats : un petit billet où il n'est pas dit un
mot

mot de la question , est toute la réponse qu'il reçoit. Sa réputation s'accroît , & l'éloignement de Voltaire avec elle. Des rapports , dictés par un faux zèle, ou par de plus coupables motifs, commencent à irriter ces deux esprits ardens & inflammables. Ils se regardent mutuellement , & se mesurent, pour ainsi dire, l'un du sein de ses richesses & de sa suprématie littéraire , l'autre du haut de son indépendance & de sa vertu. Dans une explication que Rousseau croit devoir à Voltaire , il ajoute franchement qu'il ne l'aime pas , & il lui en dit les raisons ; mais il y joint des choses flatteuses , auxquelles la circonstance ne donne que plus de valeur. C'est sur cette singulière déclaration de haine que la mémoire de Voltaire le servit si mal dans la suite , lorsqu'il crut se rappeler qu'elle étoit une réponse à l'offre d'un asyle & à des témoignages d'amitié. (*Note, II.*)

Les malheurs de Rousseau commencent : les sentimens connus de Voltaire à son égard , ses liaisons non moins connues avec les ennemis de Rousseau , à Paris , à Genève , en Angleterre ; ce qu'il dit , ce qu'il écrit , ce qu'on rapporte de lui au malheureux & fugitif Auteur d'Emile , lui font voir dans Voltaire un ennemi violent & irréconciliable. A cette époque , il paroît y avoir eu dans les torts mutuels quelque récipro-

cité ; mais elle n'est qu'apparente , & même elle cesse bientôt de l'être. Suivez , Madame , suivez dans les *Lettres* & les *Confessions* de Rousseau , & dans les *Œuvres* de Voltaire tout le fil de leurs procédés : malgré votre prédilection pour Jean-Jacques , vous gémirez de lui trouver tant d'avantages ; vous gémirez de ne rien voir , pas même dans les *Lettres de la Montagne* , (*note III*) qui puisse excuser à vos yeux ce qu'ont d'odieux & de coupable le poëme indécent de *la Guerre de Genève* ; & puisqu'il faut trancher le mot , l'exécrable libelle qui parut sous le titre de *sentimens des Citoyens* , & que les Citoyens mêmes les plus opposés à Rousseau s'empresèrent de défavouer avec horreur. (*Note IV.*)

Depuis lors , Voltaire n'entendit plus raison sur le compte de Jean-Jacques. Ses ouvrages , sa correspondance , sa prose & ses vers ne parlent plus de lui que comme d'un fou , d'un cuistre , d'un quidam , d'un croquant , &c. &c. Il faut le plaindre : il faut déplorer ces foiblesses & cette irascibilité du génie. Il ne faut pas oublier que cette même chaleur , cette même effervescence de sang l'arma & le soutint pendant quarante années contre le fanatisme qu'il a détruit ; le rendit l'infatigable défenseur des Calas , de Sirven , de tous les opprimés ; & que s'il fut insatiable

de vengeance , il le fut aussi de bienfaisance & d'humanité.

Si j'entrois dans les mêmes détails sur tous les détracteurs de Rousseau , sur tous ses ennemis plus ou moins célèbres , je remplirois une tâche devenue facile , aujourd'hui que tout est connu ; mais beaucoup trop longue pour votre patience & pour ma paresse. Car enfin l'on ne peut plus dire , comme on l'a fait si long-temps , que tous ses maux étoient dans son imagination ; que ses malheurs , sa pauvreté , ses maladies , ses ennemis , tout cela étoit imaginaire.

Sans répéter ici le nom de celui qui vit encore , qui n'est devenu fameux que par les accusations de Rousseau , & dont il m'a suffi de vous dire , dans ma première lettre , qu'on a jusqu'ici vainement attendu ses réponses ; ne fut-il pas son ennemi , l'Historien , le Philosophe Hume , qui put d'abord paroître soupçonné trop légèrement , mais dans un moment où la défiance étoit bien pardonnable à une ame que des persécutions inattendues avoient jetée hors de son assiette ; lui , qui loin de chercher à dissiper le nuage , parut se plaire à le grossir , & le força d'éclater ; lui qui se rendit au moins suspect par ses liaisons intimes avec les Auteurs d'une lettre injurieuse dont furent souillés les papiers

d'une Nation libre & hospitalière , & par son silence sur d'autres outrages publics , faits à celui dont il se disoit le patron & l'ami ; lui enfin qui se donna , comme les esprits impartiaux l'ont dès-longtemps jugé , tout le tort dans cette affaire , en la publiant le premier , & soulevant toute l'Europe contre un infortuné qu'il falloit plaindre (8) ?

Ne fut-il pas son ennemi , le Philosophe d'Alembert , qui dissimula toujours sa haine pendant la vie de Jean-Jacques , mais qui en rendit vraisemblable tout l'excès & toute la noirceur , par cette fausse accusation d'ingratitude envers Milord Maréchal , accusation aussi gratuite que calomnieuse, (*note V*). intentée publiquement contre Rousseau dans cette même Académie , où on l'entendra publiquement réfuter , si l'Orateur Lauréat ose seulement être l'historien de celui dont on y attend l'éloge (9).

(8) Lisez sans partialité tout ce qui regarde cette querelle dans le quatrième volume du supplément aux œuvres de Rousseau.

(9) Le prix a été remis ; je le crois bien : il le fera long-temps , ou le panégyriste sacrifiera aux considérations locales la justice & la vérité.

Ne fut-il pas son ennemi , le Philosophe Diderot , qu'on a vu se démasquer de même par des injures grossières contre la mémoire de celui qui l'aima tendrement , qui le consola dans sa captivité ; de celui qui dans ces *Confessions* redoutables , source de tant de craintes , & prétexte de tant de haines , ne le taxa jamais que de légèreté , d'indiscrétion , & d'une facilité qui le livroit à des impressions étrangères ; de celui qui croyant avoir à s'en plaindre , lui écrivit des lettres auxquelles nul homme n'a dû fermer son cœur , si ce cœur ne fut celui d'un tigre ? (*note VI*).

Je fais tout ce que doit notre siècle aux deux premiers éditeurs de l'Encyclopédie. Je respecte leur courage , leurs connoissances & leurs talens littéraires ; je ne discute point les motifs de leur haine contre Rousseau ; mais je dis que leur déchaînement aussi-tôt après sa mort , prouve combien cette haine étoit violente , combien elle avoit eu de peine à se contraindre , & permet de penser qu'elle étoit en secret depuis long-temps aussi active qu'implacable.

Ne fut-il pas enfin pour lui , sinon un ennemi haineux & vindicatif , au moins un ami d'une espèce bien particulière , ce bon & honnête M. d'Holbach..... ? Mais celui-ci , ce n'est pas d'après les *Confessions* que je le juge ; c'est

d'après une lettre écrite pour sa défense , par un Auteur dont j'estime également les talens & la personne (10). J'y trouve précisément la preuve de tout ce que Rousseau lui reproche. (*Note VII.*) Je suis fort tolérant en amitié ; mais si un homme qui se prétendrait mon ami , & qui par sa fortune supérieure à la mienne , seroit obligé à plus d'égards , se permettoit de me persister ; s'il ne trouvoit pas bon que je fusse *commun* & calme , quand il me plairoit de l'être ; s'il me contrarieroit sans cesse pour me rendre *sublime* , supposé que je pusse le devenir , comme on fouette un singe pour le faire passer dans un cercle ; si la musique que je compose , il osoit me soupçonner de l'avoir pillée ; s'il vouloit *vérifier* , s'il me tendoit des pièges , qu'il croiroit excuser en les nommant des *épreuves* ; si j'aurois placé mon bonheur dans l'attachement d'une fille simple , douce & aimable pour moi , c'est-à-dire , qui me parût telle , mais qui auroit aux yeux du monde le tort de n'être pas une Dame du grand ton , & de n'avoir pas un mari à avilir ou à tromper ; si après quelques représentations que l'amitié peut permettre , mon

(10) M. Cérutti , supplément au Journal de Paris , 2 décembre 1789.

ami prétendu revenoit obstinément à la charge ; s'il me tourmentoit sans relâche par une *conspiration* contre ma *Thérèse* , avec un autre soi-disant ami à qui j'aurois bien pardonné sa *Nanette*.... Je ne pourrois , je le sens , supporter une conduite si contraire à l'amitié ; je me croirois en droit de soupçonner à mon tour celui qui m'auroit témoigné des défiances outrageantes ; & si ses richesses le rendoient le centre d'une société devenue ouvertement mon ennemie , je ne me croirois pas injuste en le regardant au moins comme complice de tout ce qui s'y trameroit contre moi.

J'ai connu M. d'Holbach , & j'applaudis de bon cœur à tout ce que ses amis publient d'honorable pour sa mémoire ; mais avec sa bonne & douce figure , on ne peut nier qu'il n'eût quelque penchant au peçiffage (11), quelque chose de narquois dans le sourire , & l'esprit un peu goguenard. Tout ce que je peux vous dire , Madame , c'est que si tout le monde n'aime & n'admire pas également Rousseau , il n'est du moins pas ordinaire de l'entendre appeller un gueux , un drôle , un vil coquin , un infâme scélérat.

(11) C'est encore ce que prouve la lettre même de M. Cérutti.

Or une observation que j'ai faite, & dont vous tirerez la conséquence qu'il vous plaira, c'est que je n'ai connu presque personne de l'intime société de M. d'Holbach, qui n'employât, en parlant de Jean-Jacques, ces qualifications injurieuses, & que je ne les entendis jamais sortir de la bouche d'un homme à qui cette société fut étrangère.

Il en est ainsi, croyez-moi, de tous les autres ennemis, à qui on l'accuse d'avoir injustement donné ce titre, & avec lesquels, aux soupçons près qu'il poussa trop loin quelquefois, mais qu'ils justifiaient le plus souvent, il n'eut jamais de véritables torts. Ceux qu'ils eurent avec lui, & l'accord qui régnoit entr'eux pour le perdre, ne sont plus un secret; ce ne sont point les *Confessions*, ce sont eux-mêmes, & les explosions indiscrettes qu'ils n'ont pu retenir à sa mort, qui ont tout révélé. Expliquez-moi par quel mobile, si ce n'est par l'influence ministérielle, Genève s'éleva contre Rousseau, & lui ferma ses portes? comment réfugié sur une terre prétendue libre, qu'il avoit baisée avec transport en y arrivant, il fut contraint d'en sortir, & chassé même de cette Isle solitaire & ignorée, où las des persécutions, de la gloire & des hommes, il

vouloit finir ses jours ? Expliquez aussi comment un Ministre qui avoit sur les bras toutes les affaires de l'Europe, pouvoit, s'il n'y étoit excité, s'occuper ainsi de celles de Jean-Jacques ?

Noubliez pas que l'infortuné se réfugioit à Berlin auprès de Milord Maréchal, son protecteur ou plutôt son ami, quand des invitations pressantes l'obligèrent à changer de projet & de route, à préférer l'Angleterre, à se jeter dans les bras de M. Hume; que les mêmes personnes qui l'y engagèrent, également amies d'Horace Walpole & de David Hume avoient voulu précédemment le confier à ce Walpole; qu'à peine arrivoit il en Angleterre avec Hume, lorsque ce même Walpole dont on lui avoit tant vanté l'amitié, dont on l'avoit tant pressé d'accepter les offres, fit circuler, & rendit publique à Londres, une prétendue lettre du Roi de Prusse à Rousseau; également injurieuse à l'un & à l'autre, & qui, quoiqu'il s'en avouât l'Auteur, sentoit assez la fabrique françoise, pour rendre cet aveu suspect.

N'oubliez pas que d'Alembert, intime ami de David Hume, & qui avoit été, s'il faut l'en croire, six mois, depuis son départ, sans recevoir de ses nouvelles, devint son premier confident aussi-tôt que Jean-Jacques, effarouché des

ténèbres qui l'environnoient & de la malignité acharnée à le pourfuivre , lui eut écrit cette lettre que je ne prétends pas justifier dans tous ses points , mais que M. Hume aima mieux publier que d'y répondre. N'oubliez pas enfin que ce fut d'Alembert , confident de cette querelle , qui lui en conseilla la publicité ; qu'au lieu de le calmer , au lieu d'employer auprès d'un Philosophe la raison & l'autorité Philosophique , au lieu de l'engager à guérir par des explications si instantamment , si ardemment demandées, un esprit malade , un cœur qui se croyoit blessé , il provoqua ; il facilita cette publicité scandaleuse ; qu'il fut enfin le rédacteur , l'éditeur & le prôneur de cet *exposé succinct* , qui , par un effet bien contraire à ses vues , suffit pour la justification , au moins relative , de celui qu'on dénonce , & pour la condamnation du dénonciateur.

Ce sont-là des faits , & non des conjectures ; des faits connus , bien avant les *Confessions* , des faits qui expliquent tout le reste , & auxquels tout le reste se raccorde. Qu'on ne mette donc plus en question si Rousseau eut des ennemis , si ce furent ceux qui feignoient toujours de le plaindre & même de l'aimer , s'il y eut entr'eux un complot , & si leur malheureuse victime eut d'autre tort que s'exagérer leur influence & leur force.

Peut-être allez-vous croire que moi , qui vous ai tant parlé de préventions, je me laisse aveugler par les miennes ; que trop frappé des maux qu'on a faits à Jean-Jacques , & de sa patience à les souffrir , je ne vois point le mal qu'il a fait lui-même , ni ses défauts , ni ses vices ; & qu'enfin , malgré mes promesses , ce n'est point un examen que je fais , mais un panégyrique. Non , Madame , je ne me dissimule rien de ce que je vois de répréhensible en lui. Eh ! qui pourroit impunément être , comme il le fut pendant plusieurs années de sa jeunesse , errant , pauvre , avili , misérable ? Ses aveux ont mis bon ordre à ce qu'on puisse là dessus se faire quelque illusion.

C'est de lui-même que j'apprends que malgré le peu de prix qu'il attachoit à l'argent , malgré un désintéressement dont il y a peu d'exemples , il eut , depuis son enfance , une inclination au vol , qu'il ne put jamais bien guérir : c'est de lui que je fais qu'intrepide apôtre de la vérité , son champion infatigable , & même son martyr , il étoit enclin au mensonge ; sa gourmandise dans une vie sobre , sa lasciveté avec des mœurs pures , c'est lui qui me les a fait connoître. Et sans nous tenir à ces généralités qui se sauvent par des contrastes , croyez-vous que j'oublie l'innocente Marion faussement ac-

cusée de vol, mais trop vengée peut-être par tant de remords & d'infortunes? Croyez-vous sur-tout que j'oublie le bon homme le Maître, abandonné à Lyon, au milieu d'une rue, pendant une attaque d'épilepsie, & délaissé entre des mains étrangères *par le seul ami sur lequel il eût dû compter?* Non sans doute; & j'oublie tout aussi peu quelques autres fautes moins importantes, quelques habitudes vicieuses où je vois toujours l'effet de ses années d'abjection & d'erreurs.

Mais remarquez, je vous prie, que tous ces traits sont antérieurs à ce qu'il nomme sa grande réforme. Malgré les premiers fruits de sa retraite aux Charmettes, il ne fut véritablement tout ce qu'il pouvoit être, que depuis cette effervescence de génie & de vertu, allumée en lui par la question sur les sciences. C'est-là que doit commencer pour nous l'existence de l'Auteur d'Emile; & comme son esprit & son ame éprouvèrent les mêmes vicissitudes, & eurent les mêmes accroissemens, lorsqu'on veut être juste, on ne doit non plus lui reprocher tout ce qu'il fut auparavant en morale, que ce qu'il ne fut pas en talent & en art d'écrire.

Je fais que ce n'est pas-là tout ce dont on l'accuse; & rien n'est en effet plus facile que de multiplier les accusations, quand on se dis-

penſe de preuves. L'une des plus capitales de ces accuſations eſt celle d'ingatitude. Rouſſeau, dit-on, avoit naturellement & de ſon propre aveu le cœur ingrat. Vous connoiſſez depuis longtems le paſſage d'une de ſes lettres dont on a tant abuſé contre lui ; *voilà pourquoi*, écrivoit-il à M. de Malherbes, en lui parlant de ſa pareſſe naturelle, de ſon averſion pour toute gêne, & pour tout devoir incommode, *voilà pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits : car tout bienfait exige reconnoiſſance ; & je me ſens le cœur ingrat, par cela ſeul que la reconnoiſſance eſt un devoir.* Se tromper ſur le ſens de ce paſſage, c'eſt aſſurément le faire exprès ; mais comme il n'y a rien de ſi juſte que de demander à un Auteur l'interprétation de ſon propre texte, Rouſſeau vous dira lui-même (12), « ce n'étoit pas après avoir reçu » des bienfaits que je tenois ce diſcours, c'é- » toit au contraire pour m'en défendre ; & cela » eſt très-différent. Celui qui veut me ſervir à » ſa mode & non pas à la mienne, cherche l'of- » tentation du titre de bienfaiteur, & je vous » avoue que rien au monde ne me touche

(12) Deuxième ſupplément aux œuvres de Rouſſeau, vol. 4. Réponſes aux queſtions faites par M. Chauvel.

« moins que de pareils soins.... Voulez-vous
 » me lier par des bienfaits? Faites qu'ils soient
 » de mon choix & non pas du vôtre; & foyez
 » sûr que vous ne trouverez de la vie un cœur
 » plus vraiment reconnoissant que le mien ».
 Sans entrer dans plus de détails, sans rechercher comme il seroit facile, dans combien d'occasions il sentit & témoigna de la reconnoissance, parce qu'on l'avoit obligé selon son goût, jugez d'après la mesure qu'il vous donne, ses prétendus bienfaiteurs, vous verrez ce que deviendront tous ces reproches d'ingratitude.

Je puis vous proposer encore une autre manière de décider la question. Rousseau, quoi que toujours pauvre, étoit si naturellement porté à la bienfaisance, que jamais il ne refusa ni consolations ni secours aux malheureux qui l'implorèrent (13). C'est le témoignage qu'on lui rend par-tout où il a demeuré. Je ne puis parler que de Montmorency & d'Erménonville; mais

(13) Outre des aumônes considérables, relativement à ses moyens, qu'il répandoit sans cesse autour de lui, il faisoit sur son revenu, qui n'étoit que de 1400 l. une rente de 100 livres à une vieille tante qui l'avoit élevé; & dans ses plus grandes détresses, il la paya toujours avec une exactitude religieuse.

dans ces deux endroits où j'ai interrogé beaucoup de gens sur son compte, tous m'ont fait la même réponse. Or je soutiens qu'il est sans exemple qu'un homme soit en même temps bien-faisant & ingrat.

Il étoit, dit-on encore, incapable d'amitié; se bronillant pour rien avec ses meilleurs amis; exigeant, difficile à vivre, fait peut-être pour éclairer les hommes par ses écrits; mais nullement pour commercer avec eux. Il étoit fait, répondrai-je, pour une vie égale & douce, pour commercer avec des hommes francs, simples & qui missent plus de prix à la bonté du cœur qu'aux brillantes qualités de l'esprit. Par-tout où il a trouvé de ces hommes-là, il a vécu paisiblement, & d'égal à égal avec eux. Mais les sociétés bruyantes où il faut toujours que l'esprit soit sous les armes, où l'on assassine les gens de flagorneries pour qu'ils vous en accablent à leur tour, où l'on ne permet pas à un homme d'esprit de se taire parmi tant de bords qui parlent; tous ces beaux cercles, & tous les hommes qui portent dans des sociétés moins nombreuses, & même dans le tête à tête, les prétentions & le caquet dont ils y ont pris l'habitude, devoient le trouver en effet chatouilleux & difficile à vivre.

C'étoit une singulière exigence que la sienne ; puisqu'il n'exigeoit rien de personne , sinon qu'on le laisât tranquille , & qu'on n'exigeât rien de lui ; mais ceux qui se disoient ses amis , étoient comme ce soldat suisse à qui , dans une bataille, un jeune officier demandoit la vie. » Demande-
 » moi tout autre chose , lui répondit-il , mais
 » pour celle-là , c'est impossible. » Et il lui coupa la tête. Que tous ceux avec qui se brouilla Rousseau s'interrogent eux-mêmes de bonne-foi , ils se reconnoîtront dans mon soldat suisse. Rousseau vouloit se taire ; on le forçoit de parler : il pensoit à la Botanique , on l'entretenoit de Philosophie ; la Musique l'occupoit , on l'étourdiffoit d'Education , de Religion , de Politique : il détestoit la louange à bout portant ; on l'en affommoit sans pudeur , sans retenue : il tâchoit d'oublier qu'il eût fait des livres ; on s'obstinoit à voir en lui non l'homme , mais l'auteur ; on lui déroboit impitoyablement son temps , son loisir , son silence , ses consolantes rêveries : tous en un mot vouloient qu'il vécût à leur fantaisie , & n'étoient d'accord que pour ne le pas laisser vivre à la sienne.

Quant à l'amitié , loin d'être incapable d'en ressentir , ne pourroit-on pas dire au contraire qu'il sembloit fait exprès pour elle ? N'étoit-ce pas

pas dès son enfance, une véritable amitié que celle qui le liait à son cousin Bernard, qui les rendoit inféparables, & qui le faisoit s'exposer de si bon cœur aux horions qu'il recevoit pour le défendre? Son attachement pour le bon M. Gaimé & pour le doux abbé Gâtier, qu'étoit-ce autre chose qu'une amitié tendre & docile? N'aima-t-il pas ensuite aussi tendrement Claude Anet, quoiqu'il eût des raisons pour le voir avec jalousie? N'eut-il pas depuis sa jeunesse des amitiés qu'il regarda toujours comme sacrées (14)? Ne se fit-il pas à Lyon, à Paris, & dans l'ambassade de Venise, des amis qui le furent toute leur vie? Ne comptons pour rien, si vous voulez, à l'exception de Duclos, tous les amis qu'il crut, avant ses malheurs, avoir parmi nos gens de lettres; mais pendant son séjour en Suisse, après avoir quitté la France, n'est-ce pas la plus sainte & la plus tendre amitié, mêlée de reconnoissance & de respect, qu'il sentit pour Milord Maréchal, & dont il ne s'écarta jamais, lors même que ses ennemis lui eurent aliéné, sinon le cœur, au moins

(14) Pour M. de Conzié, & même pour Gauffecourt, quoique dans un voyage de Genève, il eût eu lieu de se plaindre de lui.

les préférences de ce vénérable , mais foible & trop crédule ami ? Et MM. Moultoü & du Peyrou , de quels liens leur fut-il uni , finon de ceux d'une constante & réciproque amitié ? Ah ! que ces deux illustres amis , illustrés par leur amitié même , ont bien reçu le prix dû à leur constance , qu'ils ont dû se féliciter en voyant accomplir la prophétie que Rousseau avoit faite à l'un d'eux ! « Quand vous verrez la vérité , » écrivoit-il à M. Moultoü (15), il ne fera pas » pour cela temps de la dire : il faut attendre les » *révolutions* qui lui seront favorables , & qui » *viendront tôt ou tard*. C'est alors que *le nom* » *de mon ami* , dont il faut maintenant se » cacher , *honorera ceux qui l'auront porté* , & » qui rempliront les devoirs qu'il leur impose. » Voilà ta tâche , ô Moultoü ! Elle est grande , » elle est belle , elle est digne de toi ; & de- » puis bien des années , mon cœur t'a choisi » pour la remplir », (*Note VIII*)

Sans parler de la justesse de cette prédiction , n'est-ce pas là , Madame , le plus noble & le plus digne langage que puissent employer jamais la confiance & l'amitié ? Voulez-vous voir maintenant ce qu'elles peu-

vent avoir de plus franc & de plus aimable ?
 Lisez ce passage d'une lettre à Madame d'Ep-
 pinay , passage d'autant plus précieux qu'il con-
 tient la doctrine de Jean-Jacques en amitié ,
 & qu'il prouve combien il y eut peu de fa-
 faute à ne pouvoir conserver ses amis. « Pre-
 » mièrement je veux que mes amis soient mes
 » amis , & non pas mes maîtres , qu'ils me
 » conseillent & non pas qu'ils me gouvernent ,
 » je veux bien leur aliéner mon cœur , mais
 » non pas ma liberté..... Leurs grands empref-
 » semens à me rendre mille services dont je ne me
 » soucie point , me sont à charge. J'y trouve un
 » certain air de supériorité qui me déplaît ; d'ail-
 » leurs tout le monde en peut faire au-
 » tant. J'aime mieux qu'ils m'aiment & se
 » laissent aimer ; voilà ce que les amis seuls
 » savent faire..... S'il survient une querelle ,
 » je dirois bien que c'est à celui qui a tort
 » de revenir le premier ; mais ce n'est rien
 » dire , car chacun croit toujours avoir raison.
 » Tort ou raison , c'est à celui qui a com-
 » mencé la querelle à la finir. Si je reçois mal
 » sa censure , si je m'aigris sans sujet , si je
 » me mets en colère mal à propos , je ne veux
 » point qu'il s'y mette à son tour : je veux qu'il
 » me caresse bien , qu'il me baise bien , en-
 » tendez-vous , Madame ? En un mot , qu'il

» commence par m'appaiser , ce qui ne fera
 » pas long ; car il n'y a point d'incendie au
 » fond de mon cœur , qu'une larme ne puisse
 » éteindre. Alors quand je serai attendri , calmé ,
 » honteux , confus , qu'il me gourmande bien ,
 » qu'il me dise bien mon fait , & sûrement il
 » fera content de moi ».

Une femme qui reçut une fois dans sa vie une déclaration pareille , est-elle excusable de se brouiller jamais avec un ami qu'il étoit si facile de ramener ? est-elle excusable de l'avoir hautement taxé d'ingratitude , parce qu'il n'avoit pas voulu la suivre aux Eaux , lorsqu'il étoit souffrant & malade lui-même ? est-elle excusable enfin d'avoir fait graver sous son buste des vers aussi plats qu'injurieux , dans le jardin de ce petit *Hermitage* , qu'elle fut trop heureuse d'avoir à lui offrir , & d'où ses procédés peu délicats le contraignirent à sortir , au milieu de l'hiver le plus rude ? Le buste de Rousseau qui honore ce réduit champêtre , devoit-il avoir pour inscription des injures & des calomnies ? & n'est-ce pas la profanation la plus coupable que d'élever des statues au Génie pour le diffamer sur le marbre d'une manière plus insultante & plus durable ? (*Note IX.*)

Mais il fut chatouilleux , susceptible , soupçonneux ; & si dans le commerce de la vie la

susceptibilité est un défaut qui rend infociable, en amitié le soupçon est un crime. Voilà de ces phrases vagues & générales, avec lesquelles on fait des pages entières sans avoir rien dit. Jean-Jacques étoit naturellement susceptible; c'est un malheur, mais ce n'est pas un vice. Et comment être sensible à l'excès, comment avoir l'imagination active & brûlante, les sens d'une ardeur & d'une délicatesse extrêmes, sans donner plus de prise, sans offrir plus de points de contact aux atteintes extérieures? Les hommes froids & médiocres, jugeant d'après eux les grands hommes, veulent toujours les peser à leur balance, & les mesurer à leur toise. Ils voudroient que de leur chétive Minerve à un esprit fin & délicat, de celui-ci à l'esprit supérieur, & du plus grand de tous les esprits au Génie, plus grand lui seul que tous les esprits ensemble, il n'y eût dans les affections, dans les passions, dans les défauts mêmes, ni gradation, ni nuance: mais la Nature en a décidé autrement. Elle a fait que la même délicatesse d'organes, la même sensibilité de cœur, & la même exaltation de tête qui produisent des chefs-d'œuvres, produisissent aussi toutes ces petites misères dont triomphent les petits esprits. Elle a même fait quelquefois payer plus cher les heureux dons du génie. Elle alluma le feu d'une

colère implacable dans l'ame ardente du défenseur des Calas : elle attendrit assez le cœur de l'auteur d'Iphigénie & de Phèdre, pour que la défaveur d'un Roi, qu'il avoit la simplicité d'aimer, lui portât le coup de la mort ; enfin elle ouvrit dans l'imagination mélancolique de Pascal un gouffre où il se croyoit toujours prêt d'être englouti.... Eh bien ! le Soupçon fut le gouffre qu'elle creusa dans celle de l'auteur d'Emile.

Mais elle le lui tint fermé, couvert, & comme en réserve jusqu'au moment qu'elle avoit marqué en lui pour l'explosion du génie. Ce Jean-Jacques, si soupçonneux dans ses vingt dernières années, fut, pendant les deux tiers de sa vie, le plus confiant de tous les hommes : je dirai donc plutôt que la Nature avoit mis en lui le germe du soupçon & de la méfiance, mais que ce furent des hommes faux & traîtres, des amis perfides, des persécuteurs cachés, dont l'activité & le mouvement invisibles l'entraînoient toujours malgré lui, & ne se montroient que par les effets, sans qu'il pût jamais voir ni la main ni la cause ; que ce fut cette ligue souterraine dont il se sentit environné qui creusa & approfondit graduellement dans son ame cet abyme, qui ne se referma plus dès qu'il fut ouvert une fois.

Examinez les degrés progressifs , les divers accroissemens de ce malheureux penchant au soupçon , qui , parvenu enfin au dernier période , devint une triste & affligeante folie ; vous reconnoîtrez que tout autre homme , sans avoir son génie , mais aussi sensible que lui , peut-être auroit fini de même. Dans les causes de sa sortie de l'Hermitage ; dans celles de ses deux décrets presque simultanés à Paris , & à Genève , & de sa fuite après Emile ; dans celle de sa lapidation à Motiers , de son expulsion de l'Isle Saint-Pierre , de sa brouillerie avec M. Hume , qu'on l'avoit tant pressé de suivre , pour qui on lui avoit fait préférer l'Angleterre à la Prusse , & qui se trouve tout-à-coup être l'ami de tous ses ennemis ; dans celle de toutes les petites persécutions qui le tourmentèrent en Dauphiné , à Lyon , & souvent encore depuis son retour à Paris , diminuez tout ce qu'il vous plaira de l'étendue de ses conjectures , il en restera toujours assez pour frapper & pour altérer une tête habituellement exaltée.

Hélas ! il la sentoît quelquefois lui-même , cette altération cruelle. A peine échappé aux rudes épreuves qu'il venoit de subir en Angleterre ,
 » Je commence à craindre , écrivoit-il à M.
 » d'Ivernois , après tant de malheurs réels ,

» d'en voir quelquefois d'imaginaires qui
 » peuvent agir sur mon cerveau. Ce que je
 » fais bien certainement, c'est que quelque al-
 » tération qui survienne à ma tête, mon cœur
 » restera toujours le même ». Cette maladie
 funeste ne fit plus qu'augmenter depuis, parce
 que, au lieu d'y compâtrer & de la ménager,
 on se plut à lui fournir sans cesse de nou-
 veaux alimens : en sorte que dans ses derniers
 ans on put appliquer à l'infortuné Jean-Jac-
 ques cette expression de l'Arioste : » de soup-
 » çonneux qu'il étoit d'abord, il étoit devenu
 » le Soupçon même. » (16)

Combien il faudroit le plaindre, ce cœur
 aimant, cette ame profondément sensible, d'avoir
 pu se méfier de tous les hommes, tandis qu'à
 quelques ennemis près, obligés de cacher leur
 haine, tous les cœurs lui étoient ouverts ; de
 n'avoir vu qu'une ligue, une conspiration uni-
 verselle dans une Nation qui déjà lui rendoit
 justice, & qui devoit être bientôt idolâtre &
 vengeresse de sa gloire ! Combien il faudroit
 le plaindre, quand même seul & isolé dans

(16) *Di sospettoso ch'era stato in prima,
 Hor divenuto era il Sospetto stesso.*

le monde , flétri par de longues injustices , & n'osant plus s'ouvrir à personne , il eût contracté dans une solitude absolue , cette méfiance habituelle & ombrageuse qui finit par troubler sa raison ! Mais combien il faudroit le plaindre davantage , s'il eût trouvé dans une indigne compagne , dans celle qu'il s'efforça d'élever jusqu'à lui , l'infatigable instigatrice de ses appréhensions , de ses angoisses , de ses continuelles terreurs ! (17)

Mille voix s'élèvent contre elle : faut-il les croire ? Faut-il penser qu'une telle femme eût si long-temps respiré le même air que Jean-Jacques , possédé sa confiance , & paru la mériter en partageant ses infortunes ? Pourquoi le suivit-elle dans son exil ? Pourquoi s'attachat-elle à lui dans sa misère , dans ses infirmités , dans son délaissement ? Tant de noirceur & de bassesse s'alieroit-il avec cette confiance désintéressée & généreuse ? Quoi ! celle , dont si souvent , dans ses *Confessions* & dans ses *Lettres* , il vante la droiture , la simplicité , la bonté de cœur , celle , qu'il nomma tant de fois la seule consolation de sa vie , en eût été le tourment & l'opprobre ! Non , je ne

(17) J'écrivois ceci en juillet 1790.

le puis croire : je ne puis croire des bruits vagues & incertains ; j'en croirois à peine des preuves. Noircir de craintes & de soupçons une ame franche & confiante ; l'isoler de tout l'univers , & ne lui montrer que des ennemis dans un peuple d'admirateurs , feroit déjà un crime horrible. Mais on lui en impute un plus horrible encore... Jugez combien je répugne à en soupçonner une femme , une mère ! son crime diminueroit ici le plus grave de ceux dont Rousseau s'est accusé lui-même ; & cependant je ne puis me résoudre à croire qu'elle en soit l'auteur. (*Note X.*)

Parmi les aveux que j'ai dû faire , & les fautes que l'équité me forçoit à reconnoître dans Jean-Jacques, il en est une que je viens de toucher enfin , & dont involontairement j'avois toujours différé de parler. Maintenant prêt à finir, je me trouve par ma mal-adresse obligé de terminer ces Lettres par ce qu'il y a de plus défavorable à celui qui en est l'objet ; & de laisser pour dernier trait dans votre esprit , le souvenir d'une faute que tout homme sensible aura peine à lui pardonner , de la seule peut-être que les femmes ne lui pardonnent pas. Quoique privé du bonheur d'être père, ce n'est pas moi , Madame , qui ferai l'apologie d'un père qui a rejeté loin de lui ses enfans ; & ce n'est pas à vous , bonne & tendre mère , que j'ose-

rois adresser cette apologie. Cependant, même en blâmant une action blâmable, on cesseroit d'être juste si l'on étoit excessif; & lorsqu'on n'est inspiré par aucune animosité particulière, on ne doit pas, comme la haine, fermer les yeux à ce qui peut atténuer ni une faute ni même un crime. Rousseau eut cinq enfans, qui tous, il n'est que trop vrai, furent mis aux Enfans-trouvés, mais non pas tous de la même manière. Les deux premiers le furent presque sans réflexion, par une suite des mauvaises maximes qu'il entendoit tous les jours répéter sur cette matière, par des gens sans principes & sans mœurs, mais non pas sans esprit & sans politesse. En faisant comme eux, il crut faire comme tout le monde, en pareil cas, parce que, malgré leur inconduite, ils étoient ce qu'on appelloit dans ce temps-là des gens comme il faut, d'honnêtes gens. Qu'étoit-il alors lui-même? Secrétaire, à 900 liv. d'appointemens, chez une femme bel-esprit, qui, bien loin de deviner quel homme elle avoit à ses gages, ne le trouvoit capable que d'écrire sous sa dictée, & de faire pour elle quelques recherches d'érudition; bien éloigné de prévoir lui-même ce qu'il devoit être un jour; ayant à peine de quoi vivre, lui, sa Thérèse, & la mère, & l'insatiable famille. C'est dans cette position

qu'il faut le voir pour juger sainement sa faute. Je ne l'excuse point , je l'expose seulement telle qu'elle est : mais vous voyez que l'on se trompe & qu'on intervertit les dates , lorsqu'on dit que l'Auteur d'Héloïse & d'Emile mit ses enfans aux Enfans-trouvés.

Ses trois autres enfans , nés depuis la réforme , & dans un temps où l'élévation de sa morale ne lui permettoit plus la même indifférence , eurent pourtant le même sort ; mais cette fois son erreur fut raisonnée. Je ne rappellerai point ici ses motifs ; mais avant de prononcer , il faut les lire. Il faut lire ce qu'il en dit vers le commencement de son huitième livre , & vers le milieu du neuvième , en parlant de la famille *le Vasseur* ; & dans la neuvième Promenade de ses *Réveries* ; & sur-tout dans une lettre à Madame de Chenonceaux (17).

Malgré toutes ces raisons, si on le trouve encore aussi coupable , je n'entreprendrai pas de le défendre ; mais je dirai que si c'est en lisant Emile qu'on lui pardonne le moins son crime , ce fut aussi en le composant qu'il en sentit

(17) Tome 5 du nouveau recueil publié par M. du Peyrou.

plus vivement le remords : je citerai pour preuve ce passage du douzième livre des *Confessions*.
 « Le parti que j'avois pris à l'égard de mes
 » enfans, quelque bien raisonné qu'il m'eût
 » paru, ne m'avoit pas laissé le cœur tran-
 » quille. En méditant mon Traité de l'Educa-
 » tion, je sentis que j'avois négligé des de-
 » voirs dont rien ne pouvoit me dispenser ;
 » le remords enfin devint si vif, qu'il m'arracha
 » presque l'aveu public de ma faute au com-
 » mencement de l'Emile, & le trait même
 » est si clair, qu'après un tel passage, il est
 » surprenant qu'on ait eu le courage de me
 » le reprocher ».

Ce n'est pas le seul endroit où il témoigne son repentir. « Mais moi, dit-il dans une
 » lettre écrite dix ans après Emile, moi qui
 » parle de famille & d'enfans..... Madame, plai-
 » gnez ceux qu'un sort de fer prive d'un pareil
 » bonheur : plaignez les s'ils ne sont que malheu-
 » reux ; plaignez les beaucoup plus s'ils sont
 » coupables. Pour moi, jamais on ne me verra,
 » prévaricateur de la vérité, plier, dans mes
 » égaremens, mes maximes à ma conduite.
 » Jamais on ne me verra falsifier les saintes
 » loix de la Nature & du devoir pour exténuer
 » mes fautes. J'aime mieux les expier que de
 » les excuser. Quand ma raison me dit que

» j'ai fait , dans ma situation , ce que j'ai dû
 » faire , je l'en crois moins que mon cœur qui
 » gémit & qui la dément ». En lisant ceci ,
 Madame , toute ame juste & humaine ne doit-
 elle pas , je ne dirai point pardonner le crime ,
 mais plaindre du moins le criminel , en le con-
 damnant ? Sera-ce pour le seul Jean-Jacques
 que l'on méconnoîtra la vérité de ce beau vers ?

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Pour moi , si je peignois Rousseau cité pour
 cette faute au tribunal de la Nature , je la re-
 présenterois se voilant de douleur au récit de
 cette infraction de ses loix les plus saintes ;
 mais l'accusé baigné de larmes feroit parler son
 repentir , & montreroit d'une main une foule
 innombrable d'hommes & de femmes , ramenés
 par son éloquence au culte de la Nature , &
 à l'amour de ces mêmes loix qu'il eut le mal-
 heur d'oublier : la Déesse relèveroit doucement
 son voile , & laisseroit briller dans ses regards
 quelque espérance de pardon.

F I N D E S L E T T R E S .

NOTES.

I. SON ardeur pour l'étude des plantes le conduisoit souvent au Jardin du Roi. MM. Thouin & de Jussieu furent quelque temps seuls dans sa confiance; mais le public y fut bientôt aussi; on se le montrait, on l'entouroit, on le suivoit comme l'animal de la foire. Il cessa d'y revenir, & fut ainsi privé du plus grand plaisir qu'il pût goûter. Les badauds qui l'avoient chassé, le trouvèrent sans doute très-sauvage & très-mal appris d'ôter cet amusement à leurs yeux oisifs & stupides. M. de Jussieu se faisoit, comme on peut le penser, une fête de le conduire à ses herborisations dans la campagne. Rousseau, malgré son âge, y étoit aussi actif, aussi gai, aussi enfant que les plus jeunes élèves. Un soir, après avoir herborisé sur les hauteurs de Meudon, toute la troupe revenoit par la Galiotte de Saint-Cloud. Lorsque chacun fut assis, un petit prestolet se lève, adresse tout haut la parole à Jean-Jacques, l'interpelle sur ses principes, sur sa doctrine; & sans attendre sa réponse, qu'en effet il eût attendue en vain, se met à le tancer effrontément sur le dogme, sur la morale, sur la foi, sur les miracles, *ab hoc, ab hac*, en franc sorboniste, sans savoir un mot de ce qu'il dit. On voulu le faire taire: on n'en put venir à bout. Rousseau, les yeux baissés, & dans le plus morne silence, attendit patiemment, l'arrivée de la Galiotte. Il en sortit des premiers, &

fans se plaindre : mais il ne retourna plus aux herborisations champêtres.

De tous les gens de lettres avec lesquels il se lia depuis son retour en France, celui qui fut le plus digne de l'apprécier, & qui eut le plus de conformités avec lui, paroît être l'estimable & célèbre auteur des *Etudes de la Nature*. Aussi restèrent-ils unis jusqu'à la fin. Le goût de la Botanique, celui des promenades champêtres. celui de toutes les choses simples & naturelles, égale innocence de mœurs, amour égal pour l'Humanité, qui souvent éloigne des hommes, tout concouroit à maintenir entr'eux une liaison que la mort seule a rompue. Dans l'avant-propos de son *Arcadie*, ouvrage que tous les amis de la Nature desirerent de voir achevé, M. de St. Pierre s'est plu à rendre justice, plus que ne l'a fait encore aucun auteur de quelque célébrité, à la bonté, à la probité, à la bonhomie de Jean-Jacques. Il en cite les preuves les plus touchantes; leurs promenades, & leurs entretiens rappellent ces temps si éloignés du nôtre; où des sages ne se cherchoient que pour s'instruire, & puisoient dans la communication de leurs sentimens & de leurs lumières, de nouveaux moyens pour éclairer les autres hommes.

Ce Jean-Jacques qui, reparoissant, après une longue absence, au bois de Boulogne, où il avoit été souvent avec sa femme *manger une côtelette*, est accueilli par le garçon du Suisse, d'un *hé bien, bon homme, d'où venez-vous donc? il y a un temps infini que nous ne vous avons vu*; & qui lui répond simplement: « c'est » que ma femme a été long-temps malade; & moi-même j'ai été incommodé », trouvant tout naturel

d'être

d'être pris depuis long-temps par ce garçon pour un homme d'un état mécanique, & paroissant même ne pas comprendre l'étonnement que causé cet accueil à son compagnon de promenade : ce Jean-Jacques, qui, selon M. de Saint-Pierre, » n'avoit point la vanité de la plûpart des gens de lettres, qui veulent toujours occuper les autres de leurs idées, & encore moins celle des gens du monde qui croient qu'un homme de lettres est fait pour les tirer de leur ennui par son babil » : ce Jean-Jacques qui » partageoit les bénéfices & les charges de la conversation, parlant à son tour, & y laissant parler les autres ; leur laissant même le choix de l'entretien, & se réglant à leur mesure ;..... dont la modestie lui interdisoit le ton théâtral & les sentences d'oracles de nos conversations ; qui étoit au milieu de nos beaux-esprits, avec sa simplicité, comme une fille avec ses couleurs naturelles, parmi des femmes qui mettent du blanc & du rouge ,,..... Ce Jean-Jacques dont un homme si bien fait pour se connoître en génie & en probité, trouvoit encore la probité supérieure au génie ; qui étoit, suivant lui, ,, du petit nombre d'hommes de lettres éprouvés par l'infortune, auxquels on peut sans risque communiquer ses pensées les plus intimes, & dont on n'avoit à craindre ni la malignité, s'il les trouvoit mauvaises, ni l'infidélité si elies lui sembloient bonnes ,, : ce Jean-Jacques est-il bien le même dont on nous attestoit l'orgueil & l'insociabilité? Est-il bien le même dont nous avons vu & entendu faire de si hideuses peintures ? Ah ! sans doute, le modèle est le même : il n'y a de différent que l'œil du peintre, & la fidélité du pinceau.

II. Voltaire écrivoit , en 1766 , à David Hume , lors de la querelle de celui-ci avec Rousseau : « quand » je fus qu'il avoit beaucoup d'ennemis à Paris , qu'il » aimoit comme moi la retraite , & que je présumai » qu'il pouvoit rendre quelques services à la philo- » sophie , je lui fis proposer par M. Marc Chappuis , » Citoyen de Genève , dès l'an 1759 , une maison » de campagne appelée l'*Hermitage* , que je venois d'a- » cheter. Il fut si touché de mes offres , qu'il m'é- » crivit ces propres mots : *Monfieur , je ne vous aime » point : vous corrompez ma république en donnant » des spectacles dans votre château de Ferney , &c. »*

C'est là le premier grief que Voltaire , ayant à motiver une haine , des procédés & des injures , que cela même ne motiveroit pas , a toujours allégué dans la fuite. C'est celui qu' alléguent encore ceux de ses amis qui croient apparemment qu'on ne peut l'admirer sincèrement sans justifier toutes ses haines. M. de Condorcet lui-même , malgré son excellent esprit , n'a-t-il pas dit , dans la Vie de Voltaire : « il fut injuste , parce » que Rousseau l'avoit irrité , en répondant par des » injures à des offres de services » ? On va voir tout-à-l'heure à quoi ces offres se réduisent , & ce que c'étoit que ces injures. Mais tout cela dans l'origine , n'est fondé , comme je l'ai dit , que sur un défaut de mémoire , car on répugne à imputer à Voltaire , une autre source de cette erreur.

D'abord Jean-Jacques ne pouvoit , en 1759 , lui reprocher les spectacles au château de *Ferney* , puisqu'à cette époque Voltaire habitoit encore les *Délices*. Ce fut dès 1755 , qu'écrivant à Rousseau une lettre qui commence par ces paroles ironiques : *j'ai reçu , Monfieur ,*

votre nouveau livre contre le genre humain , (& ce
 livre étoit le Discours sur l'origine de l'inégalité parmi
 les hommes) , il la terminoit en lui disant : « M. Chap-
 » puis m'apprend que votre santé est bien mauvaise :
 » il faudroit la venir rétablir dans l'air natal . jouir
 » de la liberté , boire avec moi du lait de nos vaches ;
 » & brouter nos herbes ». Cette invitation faite dans
 un temps où Rousseau n'avoit pas encore d'ennemis
 déclarés , étoit , si l'on veut , fort honnête ; mais cela
 ne ressemble point à des *offres de services* , pas plus
 que ne ressembloit à des injures cette réponse charmante :
 « je suis sensible à votre invitation ; & si cet hiver
 » me laisse en état d'aller au printemps habiter ma
 » patrie , j'y profiterai de vos bontés : mais j'aime-
 » rois mieux boire de l'eau de votre fontaine que du
 » lait de vos vaches , & quand aux herbes de votre
 » verger , je crains bien de n'y en trouver d'autres que
 » le lotos , qui n'est pas la pâture des bêtes , & le moly
 » qui empêche les hommes de le devenir » (1).

(1) Rousseau eut donc raison de dire long-temps après dans ses
 réponses aux questions de M. Chauvel : « jamais ni en 1759 , ni
 » en aucun autre temps , M. Marc Chappuis ne m'a proposé
 » de la part de M. de Voltaire d'habiter une petite maison ap-
 » pelée *l'hermitage*. En 1755 , M. de Voltaire me pressant de
 » revenir dans ma patrie , m'invitoit d'aller boire du lait de
 » ses vaches. Je lui répondis : sa lettre & la mienne furent pu-
 » bliques. Je ne me souviens pas d'avoir eu de sa part aucune
 » autre invitation ». (Deuxième supplément aux Œuvres de Jean-
 Jacques Rousseau , vol. 4.) M. Chappuis vivoit alors ; & il
 n'a jamais ni appuyé l'affertion de Voltaire , ni contredit la dé-
 négation de Rousseau.

L'année suivante , (1756) lettre de Rousseau à Voltaire sur ses deux poèmes de *la Loi naturelle* & du *désastre de Lisbonne*. Dialectique forte & pressante en faveur du système de Pope & de Leibnitz : politesse , égards , témoignages d'une admiration sincère , qui méritoient une réponse , sur-tout de la part d'un homme qui répondoit par des flatteries à celles du dernier goujat de la littérature. C'est vers la fin de cette longue & excellente lettre que Rousseau propose à Voltaire l'idée d'un code moral , ou d'une profession de foi civile , qu'il l'engage à traiter , & à revêtir des charmes de la poésie. « Ce projet , lui dit-il , doit plaire » à l'auteur d'Alzire. Vous nous avez donné dans » votre Poème sur la Religion naturelle le cathéchisme » de l'homme : donnez-nous maintenant , dans celui » que je vous propose , le cathéchisme du citoyen. » C'est une matière à méditer long-temps , & peut- » être à réserver pour le dernier de vos ouvrages , » afin de terminer par un bienfait au genre humain » la plus brillante carrière que jamais homme de lettres ait parcourue ». Point de réponse , sinon un petit billet fort insignifiant & fort leste , le dernier qu'il lui ait écrit. Je me trompe : peu de temps après parut *Candide* , où sont travestis dans la bouche du docteur Pangloss tous les raisonnemens dont Jean-Jacques avoit appuyé dans sa lettre le système consolant de l'optimisme.

Dans l'article *Genève* de l'Encyclopédie , d'Alembert , pour flatter Voltaire , insère , en 1758 , un plaidoyer en faveur de l'établissement d'un théâtre dans cette petite république. Une partie même de l'article est retouchée & rédigée par Voltaire. Rousseau

croit que ce conseil est pernicieux à sa patrie : il publie sa Lettre à d'Alembert sur les spectacles , que ni d'Alembert ni Voltaire ne lui ont jamais pardonnée (2). On fait ce que fut toujours le ressentiment de Voltaire. Rousseau n'apprit que trop , par ses correspondances de Genève , la manière dont il s'exprimoit sur son compte , & l'influence qu'il commençoit à prendre par ses relations avec les premiers membres du conseil.

En 1760 , la lettre sur le poëme *du désastre de Lisbonne* ayant paru imprimée à Berlin , il croit devoir à Voltaire des explications à cet égard. Il ajoute , avec une franchise que condamne peut-être la cauteleuse & froide politesse , mais digne d'une ame au-dessus de la trempe vulgaire : „ Je ne vous aime point ,
 » Monsieur , vous m'avez fait les maux qui pouvoient
 » m'être les plus sensibles , à moi votre disciple
 » & votre enthousiaste. Vous avez

(2) Voltaire trouva mauvais que Rousseau lui eût adressé un exemplaire de sa lettre ; & cependant cette démarche n'étoit que franche & loyale. « Je n'ignorois pas , dit Rousseau dans une lettre à M. Vernes , que l'article *Genève* étoit en partie de M. de Voltaire : quoique j'aie eu la discrétion de n'en rien dire , il vous sera aisé de voir , par la lecture de l'ouvrage , que je savois , en l'écrivant , à quoi m'en tenir. Mais je trouvois bizarre que M. de Voltaire crût , pour cela , que je manquerois de lui rendre un hommage que je lui offre de très-bon cœur... Que maudit soit tout respect humain qui offense la droiture & la vérité ! J'espère avoir secoué pour jamais cet indigne joug. »

» aliéné de moi mes concitoyens , pour le prix
 » des applaudissemens que je vous ai prodigués parmi
 » eux. Je vous hais enfin , puisque vous
 » l'avez voulu : mais je vous hais en homme en-
 » core plus digne de vous aimer , si vous l'aviez
 » voulu. De tous les sentimens dont mon cœur étoit
 » pénétré pour vous , il n'y reste que l'admiration
 » qu'on ne peut refuser à votre beau génie , & l'amour
 » de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que
 » vos talens , ce n'est pas ma faute. Je ne manquerai
 » jamais au respect qui leur est dû , ni aux procé-
 » dés que ce respect exige ,, . Qu'y a-t-il donc d'ou-
 » trageant dans une haine si noble ? Ne diroit-on pas
 que , par une délicatesse raffinée , Rousseau n'avoue
 qu'il hait que pour donner un nouveau prix à son
 admiration & à ses éloges ? Mais non : il y a plutôt
 dans cette manière élevée de haïr & de le dire un
 avantage humiliant , une supériorité impardonnable.

III. C'est dans la cinquième de ces lettres que se
 trouve une attaque fort vive , & d'autant plus pi-
 quante pour Voltaire que Rousseau y employa contre
 lui une imitation parfaite de ses tours & de son style.
 On lui en a fait un grand crime ; & je ne dirai pas
 qu'il ne feroit point cette fois de sa modération ac-
 coutumée , mais que cette attaque ne fut point gra-
 tuite comme on le dit ; qu'elle fut amenée & pres-
 que forcée par la suite des événemens & des choses ;
 & qu'en paroissant être l'agresseur , il ne fit réelle-
 ment que se défendre. C'est ce qu'il est aussi néces-
 saire que facile de démontrer.

Il faut se reporter au temps de l'affaire d'Emile ,
 & se mettre à la place de son Auteur. Neuf jours

étoient à peine écoulés depuis le décret du parlement de Paris, qu'un décret pareil est lancé à Genève. Pourquoi cet accord singulier ? qui a pu porter la République à suivre presque sans examen & sans connoissance de cause, l'exemple de la France ? Voltaire étoit lié avec les ennemis de Rousseau, avec les chefs de l'aristocratie Genevoise, irrités & ligués contre lui, avec M. de Choiseul qui le haïssoit & qui pouvoit tout à Genève ; n'étoit-il pas naturel qu'il attribuât à cet accord l'injuste violence du Conseil contre sa personne & contre son ouvrage ? Deux ans s'écouloient, & Rousseau restoit exilé sur sa montagne. Piqué de voir que ses concitoyens ne songent point à user en sa faveur du droit de représentation que la constitution leur donne, il rompt entièrement avec eux, & abdique les droits de bourgeoisie & de cité.

Cette abdication leur fait sentir leur lâcheté. Ils joignent alors sa cause à quelques autres griefs, & font au Conseil des représentations dont il ne tient aucun compte. Ils insistent, suivant leur droit, & c'est dans leur réplique qu'ils insèrent un paragraphe, source de tout le mal. Ils y désignent des ouvrages tolérés à Genève, *répandus & même imprimés dans la ville, ouvrages dans lesquels on a lancé bien des traits contre la providence, contre l'immortalité de l'ame, contre la religion des Juifs, & où l'on fait une véritable satire de la religion.* Or en comparant les ouvrages de Rousseau avec ceux qui sont ainsi tolérés, ils trouvent inconcevable que le Conseil ait cru devoir sévir contre les uns sans l'avoir fait contre les autres; ils réclament contre une disparité dangereuse, & contraire à la constitution.

Voilà Voltaire évidemment mis en jeu, sans la participation de Rousseau, alors éloigné de Genève & brouillé avec ses anciens concitoyens. Cette guerre de plume devoit embarrassante pour le Conseil : le Procureur-général Tronchin vint à son secours, & publia contre les Représentans les *Lettres écrites de la campagne*. Voici, avec tout son esprit, la réponse qu'il eut la gaucherie de faire au trait que je viens de citer. » La comparaison d'Emile & du Contrat social » avec d'autres ouvrages qui ont été tolérés, & la » partialité qu'on en prend occasion de reprocher au » Conseil, ne me semblent pas fondées. Ce ne seroit » pas bien raisonner que de prétendre qu'un gouver- » nement, parce qu'il auroit une fois dissimulé, seroit » obligé de dissimuler toujours : si c'est une négli- » gence on peut la redresser ; si c'est un silence for- » cé par les circonstances ou par la politique, il y » auroit peu de justice à en faire la matière d'un re- » proche. Je ne prétends point justifier les ouvrages » désignés dans les Représentations ; mais, en conscience, » y a-t-il parité entre des livres où l'on trouve des » traits épars & indiscrets contre la religion, & les » livres où sans détour, sans ménagement, on l'atta- » que dans ses dogmes, dans sa morale, dans son » influence sur la société civile ? Faisons impartiale- » ment la comparaison de ces ouvrages ; jugeons en » par l'impression qu'ils ont faite dans le monde. Les » uns s'impriment & se débitent par-tout : on sait » comment y ont été reçus les autres. » (1)

On ne pouvoit dire plus clairement : quelques reproches qu'on puisse faire à certains ouvrages de Voltaire, publiquement vendus & imprimés dans nos murs,

comme il est ami de M. de Choiseul , & que ce Ministre dispose de nous à son gré , nous sommes forcés de les tolérer ; mais ce n'est pas une raison pour nous d'accorder la même tolérance aux ouvrages d'un autre Auteur qui n'a point pour lui de ministre. C'étoit même en laisser entendre davantage , & dire implicitement : la contradiction manifeste de cette conduite nous eût fait garder le silence sur *Emile* & sur le *Contrat social*, si nous n'avions reçu des ordres. C'est M. de Choiseul qui nous mène : c'est lui qui nous force de souffrir celui-ci , de brûler celui-là : nous n'y pouvons rien , & l'on a tort de nous le reprocher. En effet , sans cela , auroient-ils mis tant de prestesse à fulminer leur décret ? Ne se seroient-ils pas donné le temps de lire , d'examiner & d'entendre ? En répétant , à neuf jours seulement de distance , un arrêt lancé en France contre un de leurs concitoyens , n'auroient-ils pas craint de ne paroître que les échos du Parlement de Paris ?

Soyons justes : comment Rousseau , ainsi sacrifié par des considérations politiques , devenu soupçonneux depuis ses malheurs , & voyant si clairement la chaîne établie entre le Conseil , M. de Choiseul & Voltaire , n'étoit-il pas poussé au plus loin ses conséquences ? Comment eût-il enduré patiemment ces motifs de la proscription de ses écrits ? comment les entrailles paternelles ne se seroient-elles pas soulevées , en voyant mettre l'*Emile* & le *Contrat social* au-dessous de quelques brochures , fort plaisantes à la vérité , mais que , par cette raison même , il étoit absurde de leur comparer ? comment enfin , dans la réponse foudroyante qu'il fit , par ses *Lettres écrites de la montagne* , aux *Lettres écrites de la campagne* , eût-il passé sous silence ces

aveu de ses adversaires, dont il pouvoit si bien tirer parti? n'eût-ce pas été négliger un des bons moyens de sa cause, & de qui pourroit-on exiger de pareils ménagemens? Il répondit donc à cet article; & si ce ne fut pas sans malice, ce fut du moins sans noirceur & sans violence: ce fut sur-tout avec un sel, une finesse qui fit perdre la mesure à Voltaire, battu avec ses propres armes.

Il introduit Voltaire lui-même conseillant la tolérance aux Magistrats de Genève. » Messieurs, lui fait-il dire, ce ne sont point les raisonneurs qui font du mal: ce sont les caffards. . . . RaISONNER est de toutes les folies des hommes celle qui nuit le moins au genre humain, & l'on voit même des gens sages entichés par fois de cette folie-là. Je ne raisonne pas moi, cela est vrai, mais. . . je fais mieux, je fais raisonner mes lecteurs. Voyez mon chapitre des Juifs; voyez-le plus développé dans le sermon des cinquante, &c. »

Il termine ainsi cette prosopée: » Nous avons arrangé que mon grand crédit à la cour, & ma toute puissance prétendue vous serviroient de prétexte pour laisser courir en paix les jeux badins de mes vieux ans: cela est bon; mais ne brûlez pas pour cela des écrits plus graves; car alors cela seroit trop choquant. J'ai tant prêché la tolérance! il ne faut pas toujours l'exiger des autres, & n'en jamais user avec eux. Ce pauvre homme croit en Dieu? Passons - lui cela; il ne fera pas secte. Il est ennuyeux? tous les raisonneurs le sont. Nous ne mettons pas celui-ci de nos soupés: du reste que nous importe? Si l'on brûloit tous les livres ennuyeux,

» que deviendroient les bibliothèques ? & si l'on brû-
 » loit tous les gens ennuyeux , il faudroit faire un
 » bûcher du pays. Croyez-moi , laissons raisonner ceux
 » qui nous laissent plaisanter : ne brûlons ni gens ni
 » livres ; & restons en paix : c'est mon avis ».

Encore une fois ; j'avoue que cette botte est vigou-
 reuse ; mais elle étoit provoquée ; mais elle est portée
 avec grace , avec mesure ; & si elle blesse , c'est sans
 meurtrir & sans déchirer. On verra dans la note sui-
 vante si l'on en peut dire autant de la riposte.

C'est une moquerie de prétendre , comme les der-
 niers éditeurs de Voltaire , que dans un pays où d'an-
 ciennes loix intolérantes & barbares n'étoient pas en-
 core abolies , cette accusation de Rousseau étoit un
véritable crime. D'abord ce n'étoit point une accusa-
 tion , mais une récrimination forcée. S'il y avoit ac-
 cusation , c'étoit de la part des citoyens qui les pre-
 miers avoient clairement désigné Voltaire dans leurs
 représentations ; c'étoit dans la réponse mal- adroite
 de l'Auteur des *Lettres de la campagne* , où Voltaire
 étoit encore plus compromis. Enfin cette accusation
 prétendue ne seroit un crime que si elle eût pu être
 dangereuse pour Voltaire ; & il y avoit , avec raison ,
 mis bon ordre. Il avoit pour lui & souvent chez lui
 les premiers du Conseil ; & les *raisons politiques* , en
 cas de plaintes , auroient toujours *commandé le silence*.

IV. Ce libelle parut peu de jours après les *Lettres
 de la Montagne*. Pour justifier le titre que je lui
 donne , il suffit de citer ce passage. » Est- ce un sa-
 » vant qui dispute contre des savans ? non : c'est l'Au-
 » teur d'un opéra & de deux comédies sifflées. Est- ce
 » un homme de bien , qui , trompé par un faux zèle ,

» fait des reproches indiscrets à des hommes ver-
 » tueux ? Nous avouons avec douleur & en rougissant
 » que c'est un homme qui porte encore les marques
 » funestes de ses débauches , & qui , déguisé en Sal-
 » timbanque , traîne avec lui de village en village
 » la malheureuse dont il fit mourir la mère , & dont
 » il a exposé les enfans à la porte d'un hôpital. . . . en
 » abjurant tous les sentimens de la Nature , comme
 » il dépouille ceux de l'honneur & de la religion. »

On fait la réponse que fit Rousseau à ces lignes de sang & de fiel ; mais on a besoin de la relire , pour se réconcilier avec l'humanité. » Je veux faire avec simplicité la déclaration que semble exiger de moi cet article. Jamais aucune maladie de celles dont parle ici l'Auteur , ni petite ni grande n'a souillé mon corps. Celle dont je suis affligé n'y a pas le moindre rapport : elle est née avec moi , comme le savent les personnes encore vivantes qui ont pris soin de mon enfance. La personne sage & généralement estimée qui m'a soigné dans mes maux & me console dans mes afflictions , n'est malheureuse que parce qu'elle partage le sort d'un homme fort malheureux. Sa nière est actuellement pleine de vie , & en bonne santé , malgré sa vieillesse. Je n'ai jamais exposé , ni fait exposer aucun enfant , à la porte d'aucun hôpital ni ailleurs. Je n'ajouterai rien sur ce passage , sinon qu'au meurtre près , j'aime-rais mieux avoir fait tout ce dont son Auteur m'accuse , que d'en avoir écrit un pareil ».

Quant au Poème de *la guerre de Genève* , qui ne parut que plusieurs années après , le goût & la poésie

demanderoient pour l'avoir fait une amende honorable, quand même l'honnêteté ne l'exigeroit pas.

Le roux Rousseau de fureur hébété...
 Là se tapit ce noir énergumène,
 Cet ennemi de la nature humaine....
 Il tient beaucoup du naturel d'un chien, &c.

Voilà des échantillons de l'élégance du style & de la justesse des pensées.

Rousseau, qui jamais, dans ses querelles littéraires, ne dérogeoit à la dignité du génie, avoit bien aussi ses vengeances. En voici une terrible... Il souscrivit en 1770, pour la statue de Voltaire (3). La simplicité qu'il mit dans cette action & le chagrin d'enfant qu'en témoigna Voltaire, ajoutent également à son triomphe. » J'apprends, Monsieur, écrivit-il à M. de » la Tourette, qu'on a formé le projet d'élever une » statue à M. de Voltaire, & qu'on permet à tous » ceux qui sont connus par quelque ouvrage imprimé » de concourir à cette entreprise. J'ai payé assez cher » le droit d'être admis à cet honneur, pour oser y

(3) Il est bon de remarquer que dans ce temps-là même, Voltaire qui ne perdoit jamais une occasion de se moquer de Rousseau, écrivoit à Madame Necker :

A moi chétif une statue !
 C'est à Jean-Jacques qu'elle est due ;
 Mais l'Univers est un ingrat.

Il ne croyoit pas dire si vrai : il ne prévoyoit pas que vingt ans après, sinon *l'Univers*, au moins la Nation entière se laveroit de cette *ingratitude*.

« prétendre , & je vous supplie de vouloir bien inter-
 » poser vos bons offices , pour me faire inscrire au
 » nombre des souscrivans. J'espère , Monsieur , que les
 » bontés dont vous m'honorez , & l'occasion pour la-
 » quelle je m'en prévauz ici , vous feront aisément
 » pardonner la liberté que je prends. *Lyon , 2 juin*
 » 1770 ».

Dès que Voltaire apprit cette nouvelle , il se hâta
 d'écrire à M. de la Tourette. « Vous savez peut-être ,
 » Monsieur , qu'on a imprimé dans la Gazette de Berne ,
 » que Jean-Jacques Rousseau vous avoit écrit une
 » lettre par laquelle il souscrivoit entre vos mains
 » pour certaine statue. Je vous prie de me dire si la
 » chose est vraie. *J'ai peur* que les gens de lettres de
 » Paris ne veuillent point admettre d'étranger. Ceci
 » est une galanterie toute française. Ceux qui l'ont
 » imaginée sont tous ou Artistes ou Amateurs. *M le*
 » *Duc de Choiseul est à la tête , & trouveroit peut-*
 » *être mauvais que l'article de la Gazette se trouvât*
 » *vrai* »..... J'en suis fâché pour la mémoire de M. de
 Choiseul ; mais ce peu de mots contient une révélation
 immense.

N. B. Ces trois notes relatives à Voltaire sont fort
 longues & déplairont peut-être, pour plus d'une raison ,
 à beaucoup de personnes. Je n'ai fait pourtant qu'y
 rétablir des faits altérés depuis long-temps par la mal-
 veillance , & adoptés par la crédulité. Je prie ces
 personnes de me pardonner d'avoir examiné sans par-
 tialité , mais avec attention , ce qu'elles ont mieux
 aimé juger sans examen. Je les prie de croire que
 leur admiration pour Voltaire est peut-être moins vive
 & moins sentie que la mienne , qui ne tient à au-

une raison d'intérêt personnel , à aucune liaison antérieure , à aucun esprit de parti ; & qu'enfin , lorsqu'il faudra louer son génie , son esprit , son ame , prouver l'influence majeure qu'ont eue ses écrits sur notre Révolution , & la réconnoissance qu'on lui doit , je n'aurai qu'à me laisser aller à mon sentiment & à ma persuasion intime.

Rouffseau fouscrivit pour une statue de Voltaire : il pleura de joie en apprenant son triomphe au Théâtre François : aujourd'hui que la Nation lui décerne à lui-même un triomphe & une statue qu'il a si bien mérités , sa voix se réunit du féjour de la paix & du bonheur , à la voix des admirateurs de Voltaire , qui follicitent en fa faveur une statue nationale. Il ne faut pas que la France s'honore & s'acquitte à demi ; il faut que le même cizeau s'immortalife par l'image de ces deux grands hommes. Une infcription fort fimple prouveroît que leurs droits font égaux. On pourroit mettre au pied de la statue de Jean-Jacques : *au Fondateur de la liberté* ; au pied , de celle de Voltaire : *au Destructeur de la superstition*.

V. J'ai dit dans ma première lettre que cette calomnie avoit été assaisonnée d'une *bénignité perfide*. Voici ce qui justifie cette expression. « La vérité nous » oblige de dire (& ce n'est pas fans un regret bien » sincère) que le bienfaiteur eut depuis beaucoup à » se plaindre de celui qu'il avoit si noblement & si » promptement obligé. Mais la mort du coupable , les » justes raisons que nous avons eues de nous en plaindre » nous-mêmes , nous obligent de tirer le rideau sur » ce détail affligeant , dont les preuves font malheu-

» *reusement* consignées dans des lettres authentiques »,
Eloge de Milord Maréchal.

Quel autre nom donner à toutes ces tarrufferies, quand non-seulement il n'y a ni preuves ni lettres authentiques, mais quand il est authentiquement prouvé que jusqu'à la fin de sa vie, Rousseau conserva & professa pour Milord Maréchal la même vénération & la même tendresse? On en trouve mille témoignages dans ses lettres & dans ses ouvrages posthumes. On y peut joindre cet extrait d'une lettre de M. du Peyrou. « Non, Madame, Jean-Jacques » n'a pu donner d'autres chagrins à Milord Maréchal » que sa querelle avec M. Hume; & si à cette époque la correspondance du Lord s'est ralentie, elle » n'a jamais cessé totalement. Je fais de Jean Jacques » lui-même qu'il recevoit quelquefois des nouvelles » de ce respectable ami: je fais de Lord Maréchal, » qu'en ralentissant sa correspondance par des raisons » pleines de sagesse, & fondées sur son âge, il desiroit & demandoit des nouvelles de son Jean-Jacques. J'ai vu celui-ci, à mon passage à Paris, en 1775, m'exprimer avec plénitude de cœur les sentimens de tendresse & de vénération pour l'homme qu'il aimoit & respectoit au-dessus de tous les hommes. Je l'ai vu s'attendrir au récit que je lui faisois des preuves multipliées que j'avois eues à Valence en Espagne, du souvenir plein de tendresse que l'on y conservoit pour la personne & les vertus de cet homme vraiment fait pour inspirer ces sentimens ». (Voyez le sixième volume du supplément aux œuvres de Jean-Jacques Rousseau).

» O bon Milord! ô mon digne père! (dit l'ingrat
Jean-

Jean-Jacques, dans le dernier livre de ses *Confessions*)
 » que mon cœur s'émeut encore en pensant à vous !
 » ah ! les barbares ! quel coup ils m'ont porté en vous
 » détachant de moi ! Mais non , non , grand homme ,
 » vous êtes & serez toujours le même pour moi ,
 » qui suis le même toujours. Ils vous ont trompé :
 » mais ils ne vous ont pas changé ».

Il n'est pas inutile d'observer l'identité des tours dans les *Sentimens des Citoyens*, & dans le passage de l'*Eloge* de Milord Maréchal, cité au commencement de cette note. *Nous avouons avec douleur & en rougissant*, dit Voltaire ; & *ce n'est pas sans un regret bien sincère*, dit d'Alembert. Bertrand & Raton parloient souvent même langage (4).

VI. Note de l'*Essai sur la vie de Sénèque*. « Si par
 » une bisarrerie qui n'est pas sans exemple, il parois-
 » soit jamais un ouvrage où d'honnêtes gens fussent
 » impitoyablement déchirés par un *artificieux scélérat*..
 » demandez-vous à vous-mêmes si un *impudent*, un
 » *Cardan*, qui s'avoueroit coupable de mille méchan-
 » cetés seroit bien digne de foi ; ce que la calomnie

(4) Cette allusion à la correspondance de Voltaire & de d'Alembert, rappellera peut-être que dans cette correspondance, d'Alembert est loin d'animer Voltaire contre Rousseau, comme bien des gens l'accusent, de l'avoir fait; qu'il va même jusqu'à parler une fois en faveur de ce dernier; & l'on en tirera, malgré ce que j'ai pu dire, des conséquences favorables à ses sentimens pour Rousseau. Et si d'Alembert fut lui-même un des éditeurs des *Ouyres* de Voltaire; s'il le fut sur-tout de ses propres Lettres adressées au Philosophe de Ferney; s'il y fit de sa main les changemens, les additions, les retranchemens qu'il voulut ?.... Mais ce sont là des suppositions — non ce sont des faits.

» auroit dû lui coûter , & ce qu'un forfait de plus
 » ou de moins ajouterait à la turpitude secrète d'une
 » vie cachée pendant plus de cinquante ans sous le mas-
 » que le plus épais de l'hypocrisie. Jetez loin de vous
 » son infâme libelle..... Détestez l'ingrat , qui dit du
 » mal de ses bienfaiteurs ; détestez l'homme atroce ,
 » qui ne balance pas à noircir ses anciens amis : dé-
 » testez le lâche , &c. » Rapprochez cette virulente
 diatribe , du passage des *Confessions* cité dans ma pre-
 mière Lettre : rapprochez-la de quelques lettres de
 Jean-Jacques à Diderot , de celle , par exemple , qui
 se termine ainsi : « Tout votre empressement , tout
 » votre zèle pour me procurer des choses dont je
 » n'ai que faire , me touchent peu. Je ne veux que
 » de l'amitié , & c'est la seule chose qu'on me re-
 » fuse. Ingrat , je ne t'ai point rendu de services ,
 » mais je t'ai aimé ; & tu ne me payeras de ta vie
 » ce que j'ai senti pour toi durant trois mois. Montre
 » cet article à ta femme , plus équitable que toi , &
 » demande lui si , quand ma présence étoit douce à
 » ton cœur affligé , je comptois mes pas , & re-
 » gardois au temps qu'il faisoit pour aller à Vin-
 » cennes consoler mon ami ; (allusion au refus , que
 Diderot lui faisoit depuis long-temps d'aller le voir
 à l'Hermitage) , « homme insensible & dur ! deux
 » larmes versées dans mon sein m'eussent mieux valu
 » que le trône du monde ; mais tu me les refuses ,
 » & te contentes de m'en arracher. Hé bien ! garde
 » tout le reste : je ne veux plus rien de toi ».

Enfin rapprochez-la de cette autre lettre qui com-
 mence par ces mots : « Il faut , mon cher Diderot ,
 » que je vous écrive encore une fois ». Vous y verrez

une prophétie , dont cette note de *l'essai sur la vie de Sénèque* semble prouver l'accomplissement. « Vous » pouvez avoir été séduit ou trompé. Cependant » votre ami gémit dans sa solitude , oublié de tout » ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le » désespoir , y mourir enfin , maudissant l'ingrat dont » l'adversité lui fit tant verser de larmes , & qui » l'accable indignement dans la sienne : il se peut que » les preuves de son innocence vous parviennent » enfin , que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire , » & que l'image de votre ami mourant *ne vous » laisse pas des nuits tranquilles*. Diderot , pensez-y : » je ne vous en parlerai plus ». La note emportée de Diderot , dictée par le plus violent délire , ne vous semble-t-elle pas être le fruit d'une de ces mauvaises nuits que Rousseau lui avoit prédites ?

VII. C'est une chose très-singulière qu'un homme de beaucoup d'esprit prouve directement ce qu'il a voulu réfuter , & qu'il suffise de le citer pour lui répondre. Voici l'explication relative à Rousseau que M. Cérutti met dans la bouche de M. d'Holbach lui-même , en rapportant , comme il l'assure , ses propres paroles.

» Rien n'étoit plus commun que la conversation ordinaire de Jean-Jacques ; mais elle devenoit réellement sublime ou folle dès qu'il étoit contrarié.

» *J'ai à me reprocher d'avoir multiplié ces contrariétés pour multiplier ces momens d'éclat & de verve... J'étois idolâtre de la musique italienne : il ne l'étoit pas moins. Son *Devin du village* ne fut goûté ni prôné par personne autant que par moi ; mais le génie musical de l'Auteur étoit sujet aux mêmes disparates que ses autres talens. On l'accusa de pla-*

« giat : *je voulus vérifier. Je ne tendis pas de pièges ;*
 » *mais je hazardai des épreuves. Il s'aperçut de mes*
 » *défiances, & dès ce moment je perdis son amitié.*
 » *Ayant perdu ma première femme, je reçus de lui*
 » *une lettre si touchante que je crus son amitié ranimée*
 » *par mes chagrins. Je l'accueillis, je le recherchai,*
 » *je le soignai avec un zèle nouveau, &, pour ainsi*
 » *dire, paternel. C'est dans ce moment qu'il venoit*
 » *de se vouer tristement à une bien platte union. On*
 » *ne peut imaginer un contraste plus affligeant que*
 » *celui qu'il présentoit avec sa Thérèse & son génie.*
 » *Diderot, Grimm & moi, nous fîmes une conspi-*
 » *ration amicale contre ce bisarre & ridicule assem-*
 » *blage. Il fut blessé de notre zèle, indigné de notre*
 » *désapprobation, & dès ce moment il se tourna avec*
 » *une véritable fureur contre notre Philosophie anti-*
 » *Théréstienne. Plus nous cherchions à le ramener vers*
 » *ses anciens principes & vers ses anciens amis, plus*
 » *il s'éloignoit des uns & des autres.* » Et qui n'en
 eût pas fait autant ? Peut-on nommer cela de l'amitié,
 du zèle ? N'est-ce donc pas une persécution, une vé-
 ritable tyrannie ? Et ne trouve-t-on pas ici la clé de
 toutes les tracasseries que Rousseau attribue à cette
 société ?

La suite de la lettre nous apprend une anecdote
 curieuse, que je regrette de ne pas voir dans les
Confessions ; Rousseau ne l'eût pas mieux écrite. S'il
 ne l'a pas employée, ce ne peut être qu'un manque de
 mémoire. Elle lui fournissoit une scène excellente ; &
 ce n'étoit pas là un de ces aveux qui lui devoient être
 les plus pénibles. « On n'imagineroit jamais, continue
 » M. d'Holbach, la scène qui décida notre rupture,

» Il dînoit chez moi avec plusieurs gens de lettres ;
 » Diderot, Saint-Lambert, Marmontel, l'Abbé Raynal ;
 » & un Curé, qui après le dîner, nous lut une
 » tragédie de sa façon. Elle étoit précédée d'un dis-
 » cours sur les compositions théâtrales, dont voici la
 » substance. Il distinguoit la comédie & la tragédie
 » de cette manière. Dans la comédie, disoit-il, il
 » s'agit d'un mariage, & dans la tragédie d'un meurtre :
 » Toute l'intrigue dans l'une & dans l'autre, roule
 » sur cette péripétie : épousera-t-on, n'épousera-t-on
 » pas ? Tuera-t-on, ne tuera-t-on pas ? On épousera ;
 » on tuera ; voilà le premier acte : on n'épousera
 » pas, on ne tuera pas ; voilà le second acte : un
 » nouveau moyen d'épouser & de tuer se présente ;
 » & voilà le troisième acte : une difficulté nouvelle
 » survient à ce qu'on épouse & qu'on tue, & voilà
 » le quatrième acte : enfin, de guerre lasse, on épouse
 » & l'on tue, c'est le dernier acte. Nous trouvâmes
 » cette poétique si originale, qu'il nous fut impossible
 » de répondre sérieusement aux demandes de l'Au-
 » teur. J'avouerai même que *moitié riant, moitié*
 » *gravement, je persifflai le pauvre Curé.* Jean-Jac-
 » ques n'avoit pas dit le mot, n'avoit pas souri un
 » instant, n'avoit pas remué de son fauteuil. Tout-
 » à-coup il se lève comme un furieux, & s'élançant
 » vers le curé, il prend son manuscrit, le jette à
 » terre, & dit à l'Auteur effrayé : votre pièce ne vaut
 » rien, votre discours est une extravagance : tous
 » ces Messieurs se moquent de vous : sortez d'ici &
 » retournez vicarier dans votre village. Le Curé se
 » lève alors non moins furieux, vomit toutes les
 » injures possibles contre son trop sincère avertisseur,

» & des injures il auroit passé aux coups & au meurtre
 » tragique, si nous ne les avions séparés. Rousseau
 » sortit dans une rage que je crus momentanée ;
 » mais qui n'a pas fini, & qui même n'a fait que
 » croître depuis. Diderot, Grimm & moi, nous avons
 » tenté vainement de le ramener, il faisoit devant
 » nous, Ensuite sont arrivées toutes ses infortunes
 » auxquelles nous n'avions de part que notre affliction.
 » Il regardoit notre affliction comme un jeu, &
 » ses malheurs comme notre ouvrage, &c. ».

Je crois cette affliction sincère de la part de M. d'Holbach, & je suis loin de penser qu'il ait jamais eu personnellement & activement part aux infortunes de Rousseau ; mais pour bien juger cette scène, il ne faut pas perdre de vue, je ne dis pas les singularités de Jean-Jacques, mais son caractère franc, ouvert, ennemi de toute feinte, par conséquent de tout persiflage ; & l'impossibilité où il fut toute sa vie de dissimuler son premier mouvement. Que voyoit-il dans un Curé ? Un ministre de la religion, qu'on devoit respecter, & qui ne devoit rien faire qui pût altérer ce respect. Que voyoit-il dans des Philosophes ? des personnes graves dans leur conduite, comme dans leurs écrits & leurs discours, dont les jeux même & les plaisanteries devoient toujours conserver un air de décence & de sagesse. Un Curé qui fait & qui dit des extravagances ; des Philosophes qui l'y encouragent, & par des signes intelligibles pour eux, inintelligibles pour lui, se jouent & s'amusent de sa folie : rien de tout cela ne dut lui paroître plaisant. Son emportement enfantin n'est certainement pas un trait de politesse & de savoir vivre ; mais qu'a-t-il de

coupable en foi? De quelle franchise n'est-il pas la preuve? De quelles idées saines & justes n'est-il pas la suite? Quelle sûreté pouvoit-il désormais espérer pour lui-même dans une société où à chaque pas on pouvoit tomber dans de pareils pièges? Enfin si ce Curé tragicomique avoit reçu tout-à-coup le don de lire dans les ames, sur qui, dans sa colère, eût-il dû se ruer, & vouloir s'exercer *au meurtre tragique*, ou de son avertisseur trop sincère, ou de ses ironiques admirateurs?

VIII: C'est M. du Peyrou qui paroît avoir rempli avec le plus de courage & de publicité cette tâche honorable, malgré quelques nuages qui s'étoient élevés, les dernières années, entre lui & Rousseau, comme il le fait entendre dans l'avertissement qu'il a mis à la tête de la seconde partie des *Confessions* & du dernier recueil des *Lettres*. Il n'y a qu'un reproche à lui faire, mais je le trouve des plus graves, c'est d'avoir imprimé sans nécessité, dans ce recueil, un mémoire de Rousseau relatif à M. Vernes, & des notes de M. Vernes sur ce mémoire, qu'on est surpris de trouver dans un livre avoué par leur ami commun, puisqu'elles font tort à tous les deux. La faute de Rousseau se réduit à avoir injustement soupçonné M. Vernes d'être l'auteur d'un libelle composé par Voltaire. La faute de M. Vernes est de n'avoir point, du vivant de Rousseau, répondu avec assez de franchise & de netteté à cette accusation; & sur-tout d'avoir donné lieu au soupçon, en publiant quelque temps auparavant, dans un pays chrétien & intolérant, un ouvrage où il prétendoit prouver que son ami Rousseau n'étoit pas chrétien. Quant à ses notes sur le mémoire, elles seroient excusables, malgré

leur violence , si ce mémoire avoit déjà paru : mais M. du Peyrou seul en étoit dépositaire ; seul il en avoit eu connoissance. Il devoit donc le brûler après la mort de Rousseau. M. Vernes étoit assez justifié , puisque Voltaire étoit universellement reconnu pour l'auteur du libelle.

IX. Voici ces vers que j'ai copiés sur les lieux en 1785 : ils méritent d'être connus ou plutôt dénoncés.

O toi dont les brûlans écrits
Furent créés dans cet humble Hermitage ,
Rousseau plus éloquent que sage ,
Pourquoi quittas-tu mon pays ?
Toi-même avois choisi ma retraite paisible :
Je t'offrois le bonheur ; & tu l'as dédaigné :
Tu fus ingrat ; mon cœur en a saigné :
Mais pourquoi retracer à mon ame sensible... ?
Je te vois ; je te lis , & tout est pardonné.

Ne parlons ni des *écrits créés* , ni d'une petite maison de campagne qu'on appelle *mon Pays* , ni de quelques autres pauvretés de style. Mais pays ou campagne, Madame d'Epinaï pouvoit-elle demander pourquoi Rousseau avoit quitté l'Hermitage ? Avoit-elle le droit de le nommer ingrat ? Lisez & jugez.

» J'ai voulu quitter l'Hermitage , & je le devois ;
» mais on prétend qu'il faut que j'y reste jusqu'au
» printemps ; puisque mes amis le veulent , j'y resterai
» jusqu'au printemps , si vous y consentez ».

» Réponse. Puisque vous vouliez quitter l'Hermitage ;
» & que vous le deviez , je suis étonnée que vos amis
» vous aient retenu. Pour moi , je ne consulte point
» mes amis sur mes devoirs , & je n'ai plus rien à vous
» dire sur les vôtres ».

Au reste , il est à croire que les étrangers qui visitoient ce lieu , devenu sacré par le séjour qu'y a fait Rousseau , ne se seront pas toujours contrainis sur le sentiment pénible que leur inspiroient ces injures , gravées en lettres d'or , contre l'objet de leur admiration. Les propriétaires devoient profiter de ces avertissemens , & enlever le marbre , ou effacer les injures. C'est ce qu'ils n'ont pas fait sans doute , car ils ne laissent plus entrer aucun étranger à l'Hermitage. Ceux à qui ils louent cette maison en sont devenus les geoliers : Ils s'acquittent fort bien de leur emploi ; & je puis leur rendre le témoignage que je les trouvai l'année dernière incorruptibles aux prières les plus soumises , & à toutes les recherches de la politesse.

X. On a osé l'accuser publiquement d'avoir été la première à engager Rousseau à mettre leurs enfans aux Enfans-trouvés , tandis qu'il affirme lui-même dans ses *Confessions* , que lorsqu'il y mit ses deux premiers , la répugnance de Thérèse fut extrême , & qu'il eut mille peines à la vaincre. Pour les trois autres , il ne parle ni de sa résistance , ni de son consentement. Comment peut-on ainsi , sans preuves , former une accusation si grave ? Je crois inutile d'articuler les autres imputations , sans doute aussi calomnieuses , que depuis la mort de Rousseau , ce qui reste de ses ennemis n'a cessé d'accumuler contre sa veuve. Aucun témoignage direct , aucune pièce probante ne me force d'y croire ; & j'ai le bonheur de n'être point crédule au mal.

P. S. Je laisse le texte & la note tels qu'ils étoient il y a six mois. Je n'ai point à me repentir de mon incrédulité. La veuve de Rousseau a été solennelle-

ment justifiée & vengée de toutes ces calomnies dans l'Assemblée des Représentans d'un grand peuple que son époux instruisit aux mœurs & à la liberté. L'Assemblée nationale s'est honorée elle-même en honorant la mémoire de celui qu'elle peut nommer le premier comme le plus éloquent de ses instituteurs, en lui décernant une Statue, en chargeant l'Etat de nourrir sa compagne, qu'après tant de travaux & de malheurs, il laissa pauvre comme lui, mais riche du spectacle de sa gloire & du souvenir de ses vertus.

F I N.

Fautes à corriger.

- Page 4, ligne 22; *dont il parle*, lisez: *dont il a parlé.*
p. 26, l. 4; *faisseau*, lif. : *faisceau.*
p. 90, l. 17; *qu'on dénonce*, lif. : *qu'on y dénonce.*
p. 93, l. 7; *M. de Malsherbes*, lif. : *M. de Malesherbes.*
p. 97, l. 7; *tout autre chose*: lif. : *toute autre chose.*
p. 98, l. 15; *qui l'auront*, lif. : *qui l'auront.*
p. 103, l. 10; *dans celle*, lif. : *dans celles.*
Ibid, l. 16; *dans celle*, lif. : *dans celles.*
p. 107, l. 13; *par des gens*, lif. : *à des gens.*
p. 112, l. 21, *où des sages*, lif. : *où les sages.*
p. 116, l. 14. & 16, *cathéchisme*, lif. : *catéchisme.*





